

DISCOURS

Prononcé le 30 juillet 1806, pour l'Inauguration des Salles de Clinique;

En présence de M. le Conseiller d'État à vie, Directeur de l'Instruction Publique, remplaçant S. Ex. Monseigneur le Ministre de l'Intérieur, des Professeurs de l'École de Médecine de Paris, et des Élèves de la Clinique.

Par J. J. Leroux, Professeur de Clinique Interne.

Messieurs,

L'École de médecine prenait à sa Clinique intern e le plus gand intérêt. Le Directeur de l'école, M. *Thouret*, secondé par M. *Fourcroy*, en employant toute l'activité d'un zèle infatigable, en développant tout le talent d'un véritable administrateur, avait assuré le sort de cet établissement. M. *Corvisart* en avait étendu la gloire dans toute l'Europ e. Un amphithéâtre était élevé, l'inauguration en avait été faite par le Ministre de l'intérieur, M. *François de Neufchâteau*; des salles étaient préparées; tout ce qui tient au service des malades était projeté, était disposé... (1) M. *Corvisart*, premier médecin de l'Empereur, desire voir achever un établissement dont il est le fondateur : il use du crédit que donnent les talens et une confiance méritée; il indique à Sa Majesté un bienfait nouveau; l'Empereur veut, le Ministre ordonne, les travaux sont repris, sont suivis avec activité; tout s'anime, tout s'achève; enfin les Malades occupent les Salles qui leur sont desti-

S

nées ; et ce jour voit une seconde Inauguration de l'École de clinique (2).

Profitant d'une occasion aussi favorable, saisissant le moment où se trouvent réunis les Professeurs de l'école et les élèves, un homme de génie, qui donnerait carrière à son imagination féconde et brillante, rappellerait à la mémoire les diverses Cliniques qui ont distingué les peuples voisins de la France (3) ; et les savans médecins qui ont illustré ces écoles, trouveraient dans son discours l'éloge qu'ils ont mérité : il réussirait, sans doute, à tracer avec éloquence les préceptes qu'il conviendrait de suivre pour professer dignement la clinique interne... L'ami, le collègue de M. *Corvisart*, ne doit prétendre qu'à rendre un compte fidèle de ce qu'a fait dans cet hospice le premier Professeur de clinique interne de l'École de médecine de Paris, de ce que celui qui eut le bonheur d'être long-temps son adjoint, a fait sous ses auspices et pour remplir ses vues, de ce qu'il a continué à faire depuis que l'école de médecine a voulu encourager en lui le zèle et le desir d'être utile, plutôt que de récompenser les talens, en chargeant de cette partie de l'instruction des Professeurs dès long-temps placés au rang des savans les plus distingués.

C'est dans une école de clinique que les élèves doivent trouver le complément de leurs études en médecine : c'est là que de jeunes médecins doivent se former à l'exercice de l'art de guérir. Il y a six ans accomplis que, pénétrés de cette vérité, les Professeurs de clinique interne commencèrent à former entre les élèves qui suivent leur cours, une association connue sous le nom de *Société d'instruction médicale* (4) : des règlemens furent faits pour distribuer et assurer le travail des nouveaux sociétaires. L'école applaudit aux efforts de ses Professeurs, et les élèves se soumirent à ces règlemens qui n'étaient que provisoires, et qu'ils n'apprenaient à connaître qu'en les mettant à exécution.

Pendant long-temps les préceptes établis furent épars et suivis d'une manière partielle ; la Société n'avait point encore pris une consistance assurée ; différentes circonstances en avaient entravé et

presque suspendu les travaux. Aujourd'hui qu'après des essais nombreux, l'expérience et la réflexion ont mûri ce que le simple desir d'être utile avait proposé; aujourd'hui que les règlemens sont achevés et imprimés; que de jeunes docteurs, fondateurs de la Société, et ceux qui la composent maintenant, disputent de zèle et de dévouement, se livrent aux exercices essentiels, et ont fait vœu de n'en négliger aucun, quelque pénible qu'il soit; nous nous proposons de présenter l'ensemble de cette institution, de faire voir combien les diverses parties qui la composent sont liées entre elles, comme elles se prêtent un mutuel appui, comme elles vont toutes au même but, celui de former des médecins praticiens.

Au premier coup-d'œil, l'imagination peut être effrayée de tout ce que l'on attend des membres de la Société d'instruction médicale : en effet, on exige d'eux qu'ils suivent exactement la visite des malades dans les cliniques interne et externe, qu'ils soient, chacun à son tour, de garde le jour et la nuit dans les salles, et qu'ils tiennent le journal des maladies, qu'ils fassent les observations météorologiques, qu'ils recueillent les observations de médecine et de chirurgie au lit des malades, qu'ils assistent aux leçons du Professeur, et qu'ils fassent l'extrait de ces leçons; qu'ils poursuivent les recherches d'anatomie pathologique, qu'ils préparent les pièces utiles à conserver; qu'ils étudient la pharmacie dans les laboratoires, qu'ils emploient leurs connaissances en thérapeutique auprès des malades; qu'ils appliquent la chimie à l'analyse des substances animales considérées dans l'état pathologique, comparé à l'état sain; qu'ils fassent des conférences sur les diverses parties de l'art de guérir, particulièrement sur ce qui a un rapport direct à la clinique; qu'ils composent des mémoires à consulter sur des maladies qu'ils ont observées, et qu'ils répondent à ces mémoires; qu'ils aillent méditer dans le muséum de l'école, et faire dans sa bibliothèque l'extrait des auteurs qui ont bien écrit sur la médecine et la chirurgie; que, sous le nom de Correspondans, ils suivent, dans les divers hôpitaux, d'autres praticiens que leurs professeurs de clinique; qu'ils y fassent une abondante récolte de tout ce qui

est relatif aux travaux de la Société, et qu'ils fournissent les matériaux propres à établir des constitutions médicales; que, dans des consultations gratuites et par des visites faites à domicile à des indigens, ils apprennent, sous les auspices de leurs Professeurs, à exercer la médecine et la chirurgie; qu'ils assistent à des séances, à des assemblées, à des comités nécessaires aux travaux de la Société d'instruction médicale.

Sans contredit, si l'on soumettait chacun des membres de la Société à tous ces genres d'exercices à-la-fois, nul ne pourrait y suffire; mais l'impossibilité, la difficulté même de l'exécution disparaissent, lorsqu'on réfléchit que les sociétaires sont distribués en cinq classes, sous les titres *d'Expectans*, *de Correspondans*, *d'Associés*, *d'Affiliés*, *d'Associés émérites*; que le travail est réglé et partagé dans les différentes classes, de façon que chacun n'en a qu'une portion légère à faire, soit dans les cliniques, ou dans les divers hôpitaux, soit à l'école, ou dans sa demeure particulière; que c'est dans les séances et dans les assemblées que l'on réunit tout ce qui a été fait d'une manière plus ou moins isolée, mais toujours uniforme et d'après un plan général; et que toute la Société profite de ce que chaque Sociétaire apporte en tribut (5).

Examinons maintenant si l'on a proposé dans les règlemens de la Société quelque genre d'exercice inutile, et qui doive être regardé comme trop minutieux; ce sera indiquer, en même temps, ce qu'il nous semble que doive faire un Professeur de clinique.

Dans la *Visite*, le Professeur apprend à l'élève à faire usage de ses sens, pour découvrir d'abord tout ce que peut lui faire connaître la vue, l'odorat, l'ouïe et le toucher (6). Ensuite, en multipliant les questions convenables, en faisant un examen suivi de toutes les parties du corps du malade, en interrogeant toutes ses fonctions, en faisant état de son âge, de son sexe, de sa constitution, de sa profession, des maladies qu'il a essuyées, de celles qui peuvent être héréditaires, de ses indispositions habituelles, en s'informant de ce qui a pu donner naissance à l'affection actuelle, des symptômes qui se sont manifestés depuis son invasion, des com-

plications, du traitement qui a été employé, en pratiquant le toucher et la percussion : le Professeur prépare et amasse les moyens d'établir le diagnostic; et l'élève, qui suit la visite depuis quelque temps, saisit facilement les indications à remplir; il juge toute la valeur de la prescription qui est faite.

Dans sa *Leçon*, le Professeur rend compte aux élèves de l'état de chacun des malades qui maintenant occupent les lits de la clinique. Ici l'imagination égarerait sans doute, l'esprit de système entraînerait à l'erreur : l'observation seule et rigoureuse doit servir de guide (7).

Nulle part, plus qu'à la Clinique interne, on n'emploie l'analyse tant et depuis si long-temps recommandée, l'analyse tant pratiquée par M. *Corvisart*. Eh ! qui pourrait se flatter de mettre, plus que ce médecin, de défiance, de retenue, de sévérité, et en même temps plus de sagacité, plus de précision pour établir le diagnostic, plus de rapidité, plus de certitude dans le jugement, plus de génie pour saisir les indications, pour prescrire des médicamens dans les cas difficiles? Quel Professeur plus digne d'enseigner la doctrine d'Hippocrate, la médecine d'observation, mais purement, mais sincèrement, mais en faisant remarquer que souvent, dans les maladies, on ne rencontre que des individus qu'il serait impossible de faire entrer dans un cadre nosologique qui leur convînt, ou duquel on ne pût pas les ôter à volonté; et combien les maladies qui, à juste titre, portent le même nom, se ressemblent peu entre elles !

Le Professeur de Clinique ne peut point, dans ses leçons de chaque jour, se proposer de traiter aucun sujet en particulier; il ne saurait avoir une marche réglée, suivie des divisions qu'il aurait adoptées, conserver un ordre qu'il aurait établi; il est continuellement commandé par les maladies soumises à l'observation, et c'est presque toujours le hasard qui en décide; il suit, il consulte en tout la nature dont les procédés, dont les moyens sont incalculables; il n'adopte aucun système; il cherche la vérité; il ne peut ni la trahir ni la voiler; les élèves viennent de voir les malades

dont on leur parle, ou les cadavres sont sous leurs yeux; il n'explique que ce qu'il croit entendre, il ne prononce que sur ce qui lui semble certain. Toujours d'accord avec sa conscience, repoussant les insinuations de l'amour-propre, se méfiant de tout ce qui est exclusif, de tout ce qui n'est que savant : il se garde bien de rien dissimuler, il confesse des erreurs aussitôt qu'il les reconnaît. Persuadé de l'immense variété des causes de nos maux, de la manière diverse dont nos organes et nos liquides peuvent être affectés, des phénomènes différens et innombrables qui, tour-à-tour, sont effets et causes, et dont le siége n'est ni constant ni bien connu; le Professeur de Clinique, sans être en contradiction avec lui-même, paraît Solidiste et Humoriste, Nomenclateur hardi et simple Indicateur, Peintre de ce qui se présente sans oser le nommer; il est Empirique, Dogmatique, Mécanicien, Boërhaavien, Staalhien, même Browniste, souvent Septique, et toujours Observateur (8).

En réunissant l'observation des symptômes, et la connaissance des causes qui lui ont servi à établir le diagnostic, et à porter le pronostic; il faut que le Professeur apprenne aux élèves à saisir les indications et les contre-indications, qu'il leur expose les raisons qui le déterminent dans le choix du traitement qu'il entreprend : de-là découle naturellement l'application, tantôt de la médecine Expectante, tantôt de la médecine Agissante, de la Médecine Curative, Palliative, ou seulement Symptomatique; de celle qu'on appelle Perturbatrice, et, dans certaines circonstances, de la médecine Explorative (9).

Il met la plus grande attention à indiquer les occasions dans lesquelles on doit entièrement compter sur les ressources de la Nature, dont le vrai médecin se propose toujours de n'être que le ministre; celles où il peut se flatter de seconder ses efforts, celles qui promettent des triomphes à l'art, parce que la nature, comme accablée, ne fait rien en faveur du malade, ou que, par une erreur de l'emploi de ses moyens, elle fait tout ce qui est propre à en accélérer la destruction; enfin les occasions où il se manifeste un tel désordre, des phénomènes si extraordinaires, et d'une in-

tensité si menaçante, que toute théorie est vaine, toute application de la science est impraticable, tout principe devient inutile; et qu'il faut que le génie du médecin supplée à l'insuffisance de l'art, et lui inspire seul les moyens de sauver le malade.

Je sens, Messieurs, combien les détails dans lesquels je suis obligé d'entrer, seraient fastidieux en toute autre occasion, combien ils seraient déplacés dans un discours oratoire, et si l'on avait la prétention de plaire par les charmes de l'éloquence; mais je n'oublie pas que je parle de Médecine dans l'amphithéâtre de la Clinique, aux Elèves qui suivent le cours de clinique, en présence des Professeurs de l'Ecole, auxquels je dois rendre compte des fonctions qu'ils m'ont confiées (10).

Tout ce que nous venons de dire se rapporte aux maladies aiguës, et n'est qu'en partie applicable aux maladies chroniques, et sur-tout aux affections organiques qui, lorsqu'elles sont anciennes, et qu'elles ont fait déja de grands progrès, sont, pour la plupart, incurables et mortelles dans un temps plus ou moins court. Aussi, quant aux maladies chroniques curables, le Professeur ne ramène pas sans cesse sur elles l'attention des élèves; il leur apprend à s'armer de patience, il ne cherche point à leur faire observer chaque jour des changemens qu'il est presque impossible d'appercevoir : il divise, pour ainsi dire, en diverses époques, le cours entier de la maladie, et il se contente de comparer devant eux une époque à une autre; il les accoutume à ces vacillations continuelles qui, tour-à-tour, abattent, ou remontent l'espoir du malade et du médecin : tandis que dans l'observation des maladies incurables et mortelles, il exerce les élèves à bien les reconnaître, et c'est un des points les plus difficiles de la médecine-pratique; il leur apprend à retarder les progrès du mal, à combattre les symptômes et les épiphénomènes les plus fatigans, ou les plus douloureux, à prolonger les jours du malade, en calmant ses souffrances, au lieu de les abréger par un traitement inconsidéré et au moins inutile; à le consoler, à soutenir sa confiance, à écarter de son esprit l'idée d'une destruction inévitable et prochaine.

Au commencement de chaque leçon, le professeur communique ce qui est noté sur la feuille des *Observations météorologiques*, et qui a été recueilli d'une visite à l'autre. Dans le cours de la leçon, il fait remarquer en quoi et jusqu'à quel point les variations de l'atmosphère ont influé sur les maladies tant aiguës que chroniques ; l'utilité d'une telle application est trop prouvée pour nécessiter aucune réflexion.

En rendant compte de chaque maladie, le Professeur s'aide du *Bulletin*, sur lequel l'élève de garde doit avoir consigné et noté soigneusement tout ce qu'il a observé d'une visite à l'autre, ainsi que du procès-verbal qui fait mention des erreurs, des négligences, des oublis qui ont pu être commis envers les malades, de toutes les fautes qu'ils ont pu commettre eux-mêmes ; en un mot, de tout ce qui tient au bien-être des malades et au bon ordre de l'hospice.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'avantage général qui résulte pour la Clinique du *Service de garde* bien fait : on le trouve dans une surveillance active exercée dans tout l'hospice ; dans les soins attentifs que reçoivent les malades, dans le compte rendu au Professeur, dans les remarques et les réflexions que le bulletin et le procès-verbal lui inspirent à chaque leçon, dans la correction et la fidélité des observations recueillies (11) ; mais l'élève, qui, pendant vingt-quatre heures qu'il est de garde, est, en quelque sorte, l'œil du Professeur, n'a-t-il pas lui-même infiniment à profiter ? Pendant le temps de son service, il est dans l'obligation d'observer les malades ; il compare les phénomènes du jour avec ceux de la nuit ; il remarque, il étudie les paroxismes réguliers, les exacerbations, les anomalies, les désordres, les mouvemens critiques, ou la dégénération des symptômes. Il prend garde aux effets nerveux, à ceux qui sont produits par les variations de l'atmosphère, par la disposition ordinaire ou accidentelle des salles ; il porte une attention scrupuleuse et philosophique aux phénomènes qui précèdent, ou annoncent la mort ; qui l'accompagnent, ou la suivent immédiatement ; il reconnaît le besoin de gagner la confiance des malades, il emploie

les moyens de l'acquérir ; il se pénètre, dans toute son étendue, de l'importance des devoirs à remplir par les jeunes chirurgiens, en les aidant dans leurs fonctions ; il se familiarise avec la préparation magistrale des médicamens, avec la connaissance de leurs qualités ; il surveille leur distribution convenable, il observe leurs effets présens et consécutifs ; il inspecte le service des domestiques, des gardes, des infirmiers (12).

Lorsque ce jeune médecin aura acquis le droit de servir l'humanité par la pratique de son art ; qu'il l'exerce chez des particuliers, ou qu'il soit chargé des honorables et pénibles fonctions de médecin d'hôpital, de quel avantage immense ne sera-t-il pas pour lui d'avoir des connaissances précises sur la manière de faire tout ce qui a rapport aux malades, parce qu'il pourra juger sainement des récits qui lui seront faits par les gardes, par les malades eux-mêmes ; parce qu'il pourra apprécier l'exécution des moyens hygiéniques dont il aura si souvent besoin ; des moyens chirurgicaux, des moyens pharmaceutiques qu'il peut se trouver obligé d'appliquer lui-même ; des soins confiés aux gardes, que le desir de soulager un être souffrant l'engagera, dans maintes circonstances, à remplir avec un zèle, avec un intérêt dont il trouvera la récompense dans son cœur ?

Par l'étude du *Formulaire* de l'hospice, telle qu'elle est pratiquée d'après les règlemens, un élève acquiert nécessairement des connaissances précieuses en pharmacie ; en matière médicale, en thérapeutique, il peut apprécier la valeur de toutes les prescriptions qui sont faites aux malades, dans les salles et dans les consultations gratuites, par conséquent recueillir une observation avec exactitude. Mais ce qui est bien plus important pour lui, il apprend à formuler, c'est-à-dire à connaître, à doser les médicamens, à les unir convenablement, à les prescrire avec certitude (13). Il ne ressemblera pas à ceux qui ne savent ni composer, ni écrire la plus simple formule d'un apozème, d'une potion émétique ou purgative, d'un opiat, et qui cependant osent se croire et se dire médecins,

qui parlent et qui écrivent sur la médecine, qui ont l'inhumanité de se charger de la conduite des maladies, et ne frémissent point à la pensée des maux qu'ils vont causer (14).

A la Clinique, on desire que des hommes vraiment instruits en chimie, exercent leurs talens, et fassent tourner cette science à l'avancement de l'art de guérir; delà l'obligation imposée aux élèves de faire, dans nombre d'occasions, ou de répéter l'*Analyse*, non-seulement des médicamens, mais de toutes les substances animales, et particulièrement des liquides auxquels on donne généralement le nom *d'humeurs* (15).

Pour rendre ces analyses utiles, il ne suffit pas d'être chimiste, même un chimiste du premier mérite; il faut encore être médecin, ou guidé par un médecin; il faut aussi ne pas se flatter qu'à l'aide de la chimie, on puisse jamais lever tous les doutes, éclaircir toutes les difficultés, donner l'explication de la nature des maladies, ni trouver des remèdes à tous nos maux: il faut bien se persuader que si l'on prenait la chimie pour guide dans l'étude de la médecine, elle deviendrait le plus souvent un flambeau capable d'égarer; il faut même s'attendre que la plupart du temps, le résultat des expériences ne présentera rien de satisfaisant, rien d'instructif: heureux si, sur cent tentatives, si après cent expériences, on découvrait une vérité importante à l'art de guérir! heureux même si, après des efforts constans et sans succès, on parvenait à prouver l'inutilité de ces recherches! Mais ce n'est que dans un hôpital, ce n'est peut-être que dans une école de Clinique, où l'on recueille tout ce qu'il est important d'observer, que l'on puisse se livrer à un pareil travail (16).

Il en est autrement des *Recherches Anatomiques*: une ouverture de cadavre peut être, dans nombre de cas, un objet très-curieux d'anatomie pathologique, un objet fort intéressant de médecine légale; mais il est indispensable de les multiplier dans une école clinique. Lorsque le Professeur a relu et commenté l'observation

qui a été recueillie, lorsqu'il a rappelé le diagnostic qu'il avait établi, et le pronostic qu'il avait porté ; lorsqu'il a redit les raisons du traitement qu'il a suivi : s'il pouvait toujours annoncer ce que l'on va trouver dans le corps soumis au scalpel, ainsi que l'a fait si constamment et si sûrement M. *Corvisart*, en présence de nombreux élèves étonnés et forcés à l'admiration : combien alors ne serait-il pas démontré que les ouvertures de cadavres contribuent à l'instruction, à l'expérience médicale, et que la mort fournit des moyens sûrs de soustraire à ses coups quelques-unes de ses victimes (17) !

Les notes prises auprès du malade, le bulletin de la maladie et le procès-verbal du sociétaire de garde, les observations météorologiques, les expériences chimiques, les recherches anatomiques pourraient encore laisser une observation incomplète et propre à induire en erreur lorsqu'on la consulterait ; si, chaque jour, à la leçon, on ne prenait le soin de noter toutes les remarques du Professeur, et de corriger les fautes qui se sont glissées dans les différentes pièces qui servent à composer cette observation (18). Tout ce qui tient au diagnostic et au pronostic, toutes les indications à saisir, seraient perdus si l'on remettait seulement au lendemain à les consigner par écrit, et quelque jour, si l'on veut avoir recours à une observation, si on la publie, méritera-t-elle que l'on dise : *cette observation a été faite à la Clinique interne de Paris, elle est fidèle* (19).

Ce que nous venons d'exposer n'a rapport qu'à la fidélité, à l'exactitude de chaque observation ; mais ne doit-il pas être intéressant pour les élèves de faire l'*Extrait* de tout ce qui échappe au Professeur, sur les généralités de la médecine clinique, ou sur la manière de considérer une espèce de maladie, tout ce qu'il dit pour expliquer un point de doctrine, soit qu'il combatte une opinion reçue, soit qu'il l'adopte et qu'il en fasse l'application à des objets présens ; tout ce qu'il rapporte, relativement à la maladie dont il s'occupe, soit d'après des faits observés à la Clinique, soit d'après des observations étrangères à cet hospice, soit en citant les médecins praticiens ?

Que l'extrait de ces leçons soit rédigé, comme il est prescrit dans les règlemens de la Société d'instruction médicale, qu'il soit communiqué dans les séances, que chaque élève puisse en faire une copie, qu'il la joigne aux observations qu'il a rédigées et gardées, ce sera pour lui un moyen sûr de se rappeler, dans tous les temps, ce qu'il a vu, ce qu'il a étudié à la clinique; qu'une copie de cet extrait soit remise au Professeur, qu'elle soit une glace qui lui rende fidèlement ce qu'il a pensé, ce qu'il a émis, les réflexions qui sont nées dans le moment même où les faits se sont passés; que le Professeur médite cet extrait, qu'il le rectifie, qu'il développe les idées qui y sont contenues, qu'il les applique convenablement; alors quel usage ne peut-il point en faire à l'avenir, d'abord dans ses leçons journalières, ensuite dans des leçons qu'il serait utile qu'il fît aux élèves sur des espèces particulières de maladies! Mais quel usage n'en fera-t-il pas dans des recueils d'observations qu'il est de son devoir de publier, tâche honorable autant qu'utile, et qui, après l'instruction des élèves, doit être le but qu'il se propose, le terme et la récompense de ses travaux (20)? Ainsi donc cet extrait des leçons embrasse l'intérêt des élèves, il peut les guider dans leur pratique; l'intérêt du Professeur, ses idées sont nées du sujet même; elles auront l'élan, le cachet du génie bien plus que s'il était réduit à les solliciter dans le silence du cabinet: osons le dire, cet extrait embrasse l'intérêt de la médecine en général, parce qu'il servira à former de bons observateurs, et que les écrits auxquels il aura contribué auront tout ce qui est à desirer; la vérité, l'impartialité qui doivent caractériser l'observation.

Si l'extrait des leçons du Professeur est utile, combien plus le doit devenir l'*Extrait des Livres!* Ce travail est profitable à chaque élève qui peut prendre copie de tout ce que ses collègues ont fait; au Professeur qui s'en sert pour ses leçons et pour ses écrits; à l'Ecole de Médecine, elle-même qui, avec le temps, possédera une sorte de table raisonnée de ce qui a été fait sur la clinique par les auteurs recommandables.

Nous n'insisterons pas sur l'avantage que les élèves retireront de fréquenter le *Muséum* de l'Ecole. Tout le monde sent quel moyen puissant ce sera pour eux de se rappeler leurs connaissances en anatomie, en physiologie, en pathologie, en voyant à côté de pièces d'anatomie bien préparées, des pièces d'anatomie pathologique, dont plusieurs des maladies qui les ont procurées ont été le sujet de leurs observations à la Clinique.

Suffit-il de savoir, de savoir beaucoup ? ne faut-il pas sur-tout savoir bien ? Ne faut-il pas, qu'on me permette l'expression, digérer ses connaissances, les assimiler à soi-même, par conséquent les ordonner avec méthode, s'en rendre maître et véritablement possesseur ? C'est ce que les élèves font à la Clinique par des *Conférences* et par des *Mémoires à consulter* sur diverses maladies. Dans les conférences, tantôt ils simulent des examens, ou bien ils éclaircissent et défendent des propositions de médecine, des points de doctrine, ainsi qu'on le fait à l'Ecole dans des discussions publiques; tantôt ils rendent compte, en présence de leurs collègues, des maladies dont ils suivent l'observation; ils font entre eux de véritables consultations, comme en font les praticiens dans la ville (21).

Les mémoires à consulter, et les réponses à ces mémoires, faits dans la même intention que les consultations, procurent d'aussi grands avantages aux élèves, et les disposent à l'exercice de la médecine. Ainsi, soit de vive voix et sans préparation, soit par écrit et avec la réflexion, avec le temps qui permettent de développer tout le fruit de l'observation et de la lecture; ces exercices sont un moyen certain donné aux élèves de s'assurer eux-mêmes, et de prouver aux autres qu'ils possèdent l'art de bien observer et de bien rendre leurs idées (22).

Mais deviendrait-on médecin, si l'on ne suivait que cette école, si l'on voyait toujours la même manière de considérer la médecine clinique, si l'on n'étudiait que les seules espèces de maladies qu'on observe le plus communément dans cet hospice? Qui garantirait

alors les élèves de la prévention ? Qui les empêcherait de s'accoutumer à penser qu'il n'y a de bon en Clinique que ce que fait leur Professeur, qu'il n'y a de méthode sûre que celle qu'ils ont vu pratiquer ? Qui pourrait les prémunir contre cette disposition si naturelle aux jeunes-gens de faire *secte*, comme s'il devait y en avoir en médecine ?

La Société d'instruction médicale a, par ses règlemens, mis à l'abri de ces erreurs capables d'entraîner de grands inconvéniens. Elle adopte, sous le nom de *Correspondans*, les élèves internes et externes des différens hôpitaux, hospices et autres infirmeries publiques ; elle exige que tous ses membres, après avoir appris à la Clinique la manière de bien observer, aillent successivement, sous le nom d'*Adjoints aux correspondans*, partager leurs travaux, observer des maladies très-différentes entre elles, et réfléchir sur la pratique variée des médecins auxquels le soin des malades est confié ; elle a obtenu que nombre de ces médecins aient accepté le titre d'*Associés émérites*, et aient consenti à servir de guides aux élèves qui se font un devoir de les consulter en tout.

Payons ici un juste tribut de reconnaissance à M. *Lepreux*, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui applaudit aux règlemens de la Société d'instruction médicale, après les avoir médités. Ce respectable confrère, animé du desir de voir, s'il est possible, reculer les bornes de l'art qu'il soutient par ses connaissances et par son zèle, autant qu'il l'honore par ses vertus ; nous a promis de favoriser de tout son pouvoir l'exécution de l'article relatif aux correspondans et à leurs adjoints (23).

N'est-ce pas beaucoup pour un élève capable de bien observer, que de pouvoir comparer les différentes méthodes ; la hardiesse des uns, quelquefois heureuse, la retenue trop grande des autres, souvent nuisible ? d'évaluer les systêmes, s'il est possible qu'un praticien en adopte ; disons même de remarquer les préjugés, s'il peut en rester à celui qui est digne d'exercer la médecine ; enfin, de pouvoir juger, ailleurs qu'à la Clinique, de tout ce qui tient au régime des

malades, ainsi que des soins que j'appelle accessoires, et qui sont abandonnés aux gardes, aux infirmiers, aux domestiques ?

Le travail des correspondans et de leurs adjoints, inspecté, dirigé par leurs guides, fournit des matériaux propres à établir les *Constitutions Médicales*, et des *Tables de Naissance et de Mortalité*; c'est lui qui procurera à l'Ecole de Médecine la *Topographie* de tous les hôpitaux, hospices et autres établissemens analogues. C'est encore lui qui produit à la Société d'instruction médicale une nombreuse collection d'observations intéressantes, destinées, comme celle de la Clinique, à être offertes en tribut à l'Ecole de Médecine, et à composer des recueils propres, par leur publicité, à enrichir la médecine d'observation (24).

C'est après cette suite d'études et d'exercices divers dans l'Ecole d'instruction, et dans les autres hospices, que les élèves méritent de faire à la Clinique des *Consultations Gratuites*, et de visiter à domicile des malades indigens. Alors ils sont devenus médecins, ils n'ont plus besoin de maîtres, mais ils sentent encore l'avantage pour eux d'avoir des appuis au début de leur carrière médicale. Leurs Professeurs sont toujours à côté d'eux, ils les aident de leurs conseils, ils leur procurent les moyens d'exercer eux-mêmes la médecine, avec la liberté d'esprit nécessaire au salut du malade, avec une hardiesse autorisée par la conscience de ses forces et tempérée par la prudence; ils les sauvent de l'inquiétude cruelle attachée aux premiers pas dans la pratique, de l'incertitude que l'on éprouve alors avant de rien arrêter, de la crainte de commettre une erreur funeste, et de ne savoir ensuite comment la réparer ; ils les soutiennent contre les angoisses qui rendent si malheureux l'honnête homme qui commence à prononcer sur le sort de son semblable; ils affaiblissent ces palpitations d'un cœur sensible et pur, à la vue des maux dont on craint de ne pouvoir triompher ; ils leur épargnent cet examen rigoureux, ces reproches injustes d'un jeune médecin timoré qui craint toujours d'avoir fait trop ou trop peu ; ils font naître en eux cette sollicitude qui fait adopter les malades comme des enfans,

qui en font des amis ; ils leur inspirent ce goût, cet amour, cette passion pour la pratique de l'art qui font disparaître les désagrémens, les fatigues, et changent les sacrifices en plaisirs ; ils les accoutument à regarder comme un devoir sacré les engagemens volontaires qu'ils ont pris envers leurs malades ; à se faire un besoin de verser des bienfaits pour le seul bonheur d'être utiles, et sans même en espérer le prix le plus flatteur, la reconnaissance. Les Professeurs voient, dans leurs anciens élèves, des enfans chéris, ils sont glorieux de leurs succès, ils partagent leurs jouissances ; et lorsque l'occasion se présente de leur rendre service, ils se déclarent leurs patrons, ils se montrent leurs amis (25).

Lorsqu'un élève s'exerce à recueillir, à rédiger des observations, qu'il fait des consultations par écrit, ou des mémoires, des dissertations sur différens sujets, lorsqu'il dresse des tableaux de constitutions médicales, ou qu'il décrit des épidémies ; lorsqu'il rédige des leçons ou des extraits de livres, lorsqu'il trace des topographies : il est presque impossible qu'il ne forme point son style, qu'il n'apprenne point à peindre à grands traits ; et, pour un élève de la Clinique, peindre à grands traits, c'est resserrer ses pensées, c'est être concis, c'est frapper par des images vraies, c'est écrire avec méthode et clarté, avec pureté et précision, avec cette sorte d'éloquence simple et noble qui convient aux ouvrages de médecine (26).

On a dû exiger que chaque sociétaire assistât à toutes les *Séances.* C'est dans les séances hebdomadaires que les richesses sont mises en commun, et que chacun profite du travail qu'il n'a point fait. La Société est essentiellement d'instruction. C'est une réunion d'hommes qui veulent apprendre, et non point un assemblage de savans qui cherchent à étaler leurs connaissances. Ici la gloire est d'étudier, la récompense est d'amasser tout ce qui peut promettre des succès dans la pratique ; la réputation ne s'échappe de la Clinique que pour être réfléchie dans l'enceinte de l'école. Parmi les Sociétaires, il y a de l'émulation sans rivalité ; le public n'est encore rien pour eux ; les élèves, voilà leurs juges ; des témoignages

de satisfaction de la part des Professeurs de l'école, voilà leurs prix.

C'est dans les séances du mois que l'on connaît tout ce qui regarde l'administration de la Société par les rapports de son *Comité*.

C'est dans les unes et les autres que les élèves apprennent à se connaître, à s'estimer, à s'aimer; c'est-là que les Professeurs sont avec eux comme un père de famille au milieu de ses enfans. Si l'on met de la sévérité à s'assurer que les membres de la société assistent aux séances, si on leur impose l'obligation de signer des listes de présence, comme aux visites des malades, aux leçons, aux consultations gratuites: cette précaution ne peut offenser aucun de ceux qui sont exacts (27), mais elle empêche ceux qui ne le sont pas d'usurper la confiance qu'ils ne méritent point, et d'acquérir successivement des titres dont ils ne sont pas dignes.

Quand les élèves se sont livrés à tous les genres d'exercices et de travaux exigés par la Société d'instruction médicale, leur tâche est remplie; mais celle des Professeurs, qui sentent l'importance des fonctions qui leur sont confiées, l'est-elle de même envers de jeunes médecins qui vont entrer dans le monde? Ne leur doivent-ils pas des conseils sur la conduite qu'ils auront à suivre?

On a dit, et nous aimons à le répéter, que si les vertus qui tiennent à l'humanité, à la philosophie; si le savoir se perdaient chez la plupart des hommes, ce serait parmi les médecins qu'il faudrait en rechercher les traces, en retrouver la pratique consolante.

Suffit-il à un Médecin, et nous confondons ici comme dans tout ce discours le Médecin et le Chirurgien, d'être instruit, d'être habile, d'être heureux (28)? Non, sans doute: en possédant ces avantages, il pourrait encore, s'il était bien connu, mériter d'être rejeté du sein de la société. Nous lui demandons d'avoir pour vertu la *Probité* qui donne naissance à la justice; pour qualité du cœur, la *Sensibilité* qui n'exclut point la fermeté, la fierté noble.

Etre *Probe* pour un médecin, n'est pas seulement être incapable de faire le moindre tort dans ce qui tient à la fortune, ni même se

soumettre à ce que prescrivent les lois : c'est avoir une conscience pure, en suivre la voix sévère, reconnaître et remplir des devoirs dont l'oubli ou la négligence ne pourrait être traduit devant aucun tribunal, même celui de l'opinion publique; c'est les remplir pour soi, dans le silence, sans attendre la louange, sans redouter le blâme.

Le médecin probe, qu'il faut bien distinguer de l'honnête homme vulgaire, a des mœurs irréprochables (29); on lui doit, on lui accorde toute confiance, il faut qu'il en soit digne. Il fait abnégation de soi-même, il n'a point de passions. Lorsque le devoir l'appelle, il n'a plus de famille, plus d'affaires personnelles, plus d'engagemens de plaisirs. Il ne prend de repos que celui qui est absolument nécessaire à la réparation, à l'entretien de ses forces (30). Tous les malades sont égaux à ses yeux. De quelque pays, de quelque religion, de quelqu'état que soit un homme, se fût-il déclaré son ennemi mortel; dès qu'il est malade, il devient pour le médecin un être sacré; s'il a consenti à lui donner ses soins, il les lui doit.

Le brave militaire ne montre pas plus de courage à affronter les dangers de la guerre, que le médecin probe n'en met à braver la contagion. L'humanité commande, il vole aux hôpitaux, dans lesquels on voit tomber quelquefois plus de victimes que sous le fer ennemi. Il parcourt les villes et les campagnes ravagées par des épidémies désastreuses (31). Il s'enfonce dans les prisons où les maux les plus terribles se joignent au désespoir, à l'infection, pour moissonner les hommes. Il porte l'espoir et la consolation dans les asyles du pauvre, où sont entassées des familles entières atteintes de maladies rendues plus dangereuses par l'insalubrité de l'habitation, par l'absence des secours de première nécessité, suite d'une misère profonde. Aussi le Médecin, le Chirurgien recommandables, partagent-ils les distinctions accordées au patriotisme; l'Aigle d'honneur couvre également de ses ailes les vertus civiles et les exploits guerriers.

Les Professeurs n'ont-ils à présenter aux élèves que des tableaux déchirans, des dangers à courir, des récompenses brillantes à mé-

riter? Ne doivent-ils pas leur faire connaître la manière d'exercer la médecine dans les hôpitaux civils, leur faire remarquer que c'est-là que le médecin probe rend de grands services, quoiqu'il ne puisse y avoir de prétentions à la fortune; quoique, souvent, délaissé par une injustice frappante, il se trouve d'autant plus éloigné des honneurs éclatans, qu'il est plus utile, qu'il acquiert plus d'estime, plus de vraie gloire dans le silence? Mais n'a-t-il pas pour lui le sentiment du bien qu'il fait? N'est-il pas excusable de se laisser aller à l'exaltation, de regarder un hôpital comme un temple élevé à l'humanité, et de s'en croire le ministre? Un regard d'attendrissement, une larme de reconnaissance qui échappe de l'œil du pauvre, une parole de bénédiction qui part du cœur, et le voilà payé de ses soins (32).

Le médecin probe s'est instruit de bonne-foi; il n'ose exercer l'art de guérir que parce qu'il le connaît, parce qu'il n'oublie jamais qu'il y va de la santé et de la vie des malades; par conséquent il croit en la médecine (33). Il y croit, il s'en fait une affaire essentielle, unique; il la pratique noblement, il sait la faire respecter; il dédaigne les injustices des malades qu'il soulage ou qu'il guérit; il couvre de son mépris les ingrats qu'il fait tous les jours (34).

Les Professeurs apprennent à leurs élèves qu'un jeune médecin doit rarement se permettre d'écrire sur la médecine clinique (35), parce que le médecin probe se fonde sur son expérience, qu'il n'arrange point à son gré les maladies qu'il décrit, parce qu'il faut qu'il ait acquis des années, qu'il en ait passé un grand nombre au milieu des malades, pour avoir vu beaucoup, et pour avoir bien vu (36). Ils leur apprennent que c'est au médecin expérimenté qu'il convient, seul, de traiter par écrit de la médecine clinique, et qu'il le doit. A la vérité le praticien rend, de son vivant et par l'exercice de son art, de grands services à ses contemporains; mais s'il ne laisse aucun bon ouvrage, il meurt tout entier (37), et le médecin probe doit avoir la louable ambition d'être utile à ceux qui lui succéderont.

Le médecin probe ne dit, dans ses écrits, que ce qui est vrai; il n'affecte point de ne présenter que des succès; il n'ajuste point les faits au raisonnement (38). S'il croit devoir relever une erreur, combattre une opinion, il le fait avec ménagement, avec urbanité. Il est vrai qu'il ne compose point quand il s'agit de la vérité; il se permet une critique judicieuse, mais il s'interdit la satyre; il ne s'abandonne point à des sentimens qui respirent la haine, qui décèlent la jalousie, la basse envie; il ne se déshonore point par des injures grossières, par des invectives contre des hommes respectables qui ont bien mérité de la science (39).

Dans l'exercice de ses talens, le médecin probe sent toute la dignité de son état, conserve un grand caractère, repousse avec fermeté toute espèce d'offense; mais il se juge lui-même avec sévérité, avec une modestie vraie. Il rend justice à ses confrères, il respecte les réputations méritées; il est étranger aux cabales, aux intrigues, il est insensible aux efforts des jaloux (40). Il est intègre dans ses procédés, délicat dans sa conduite, mesuré dans ses paroles, désintéressé dans ses actions; ami de la vérité et de la bonne-foi, fidèle au secret, consolateur généreux et discret. Il n'y a pour lui ni scènes, ni caresses qui flattent sa vanité, ni spectacles affligeans qui blessent son excessive délicatesse; il passe, tranquillement et avec l'impassibilité du devoir, d'un palais somptueux au séjour de l'indigence, du lit d'un malade opulent, à celui du dernier de ses domestiques.

Ces maîtres opulens, ces hommes riches, s'ils s'oublient, le médecin probe doit leur faire sentir que les soins qu'il leur donne ne s'acquittent point avec les seuls honoraires qu'ils ne rougissent pas quelquefois de marchander. Il doit, avec eux, conserver toute sa fierté, et les ramener sévèrement à des idées de justice.

Le médecin probe se trouve honoré de la confiance des Grands qu'il fait serment de mériter sans cesse. Il sent toute l'importance, toute l'éminence du poste qu'il occupe; mais il ne peut se dissimuler que s'il est chargé envers l'Empire d'une grande responsabilité, il acquiert de grands droits à la reconnaissance publique. Alors, s'il

ferme l'oreille à l'amour-propre, s'il repousse l'orgueil, s'il écarte de lui la flatterie, l'adulation, c'est pour enlever à ses confrères auxquels il reconnaît du mérite, le voile de la modestie dont ils se couvrent; pour signaler leurs vertus, leurs talens, pour indiquer toujours des choix qui lui fassent honneur.

Dans toutes les circonstances, le médecin probe fait tout pour mériter la fortune et la réputation, bien plus précieuse; mais toute sa vie il sait se passer de l'une et de l'autre (41).

Les Professeurs qui peignent aux yeux des élèves le médecin probe et juste, leur font aussi connaître le *Médecin sensible*. Des préceptes dictés par la vertu, l'heureuse habitude des bonnes actions, la réflexion, conduisent le médecin à la probité : c'est de la nature seule qu'il tient la sensibilité. S'il en a reçu le don précieux, qu'il se garde bien de la repousser (42); mais s'il en est privé, qu'il quitte sa profession, elle n'aurait pour lui que des épines, et les jouissances les plus douces n'entreraient jamais dans son cœur flétri par le dégoût, ou fermé par le triste égoïsme.

Un médecin sensible est l'objet de la confiance de ses malades, de leur respect mêlé d'amour, et non pas l'objet de leur effroi. L'homme sage et raisonnable le reçoit comme un mortel bienfaisant en état de détourner le coup de la faux meurtrière qui le menace; la femme, si bon juge des affections du cœur, voit en lui un dieu tutélaire; une famille attendrie le desire comme son espoir unique, comme un sauveur. Personne n'en redoute, ni dureté, ni humeur, ni impatience, ni caprice, ni indifférence; mais chacun obtient de lui un tendre intérêt, de la complaisance, de l'amitié : oui, le médecin bon et sensible devient l'ami de ses malades, il s'abandonne à un sentiment qui souvent lui fait mal; mais il mêle ses pleurs à ceux des affligés (43).

Nul ne craint d'en être refusé; le médecin sensible se laisse enlever aux plaisirs purs qu'il goûtait au sein de sa famille et de ses amis; il quitte le lit où le retenait la maladie, il vole auprès de

celui dont les jours sont menacés : qui pourrait résister aux instances d'un fils qui craint pour un père adoré ; à la tendre épouse qui tremble pour un époux chéri ; à la mère qui presse en délire les mains de celui dont elle implore le secours pour son fils, qui les arrose des larmes de la tendresse et du désespoir ? . . Eh ! quoi de plus touchant que la douleur d'une mère !

Médecin sensible, suivez l'inspiration de votre cœur, elle ne saurait vous égarer ; allez où vous pouvez être utile, votre seule présence est déja un adoucissement aux maux. Quand vos soins pénibles, vos conseils salutaires ont triomphé de la maladie, jouissez de votre bonheur : est-il un plus beau tableau que la vue d'un convalescent, pour le médecin qui a sauvé ses jours ! quelle expression dans un regard qui vous dit : si j'ai cessé de souffrir, si je renais à la vie, c'est à vous que je le dois !

Médecin probe, médecin sensible, votre journée a été laborieuse ; mais quelle paix intérieure vous éprouvez, le soir en vous reposant de vos fatigues ! Comme vous êtes bien avec vous-même ! avec quelles délices vous vous rendez compte de vos travaux ! Un sommeil tranquille, le sommeil de l'homme vertueux vous est bien dû : réparez vos forces pour recommencer le lendemain votre pénible carrière.

Dans les exercices de la Clinique, dans les travaux de la Société, tout doit tendre vers l'instruction, tourner au profit des élèves ; les Professeurs ne se proposent point d'autre but, ils n'ambitionnent que de joindre l'exemple aux préceptes ; mais aussi tout doit se rapporter à l'Ecole de médecine, centre commun où viennent aboutir toutes les parties de l'enseignement médical : il faut que la Clinique lui fournisse les moyens de prouver au Gouvernement, à la France entière, qu'elle remplit dignement les fonctions qui lui sont confiées.

Mais, Messieurs, pour rendre la Clinique ce qu'elle est, pour

que la Société d'instruction médicale fût instituée et disposée à se perfectionner, il a fallu qu'un Savant, élevé depuis long-temps à des emplois qui donnaient du crédit, et placé à la tête de l'instruction publique, ait pu, dans des temps d'anarchie et de renversement des principes, conserver le dépôt sacré des sciences, le couvrir d'un bouclier impénétrable aux traits des Vandales modernes, et réunir à l'Ecole de médecine des hommes d'un rare mérite, des Professeurs (44) qui commandaient la vénération par les bienfaits qu'ils ne cessaient de répandre sur les élèves, et par suite sur les défenseurs de la France (45).

Il a fallu un Directeur, luttant d'abord avec courage, avec constance contre les jalouses prétentions des ennemis de l'école, combattant les sophismes et la mauvaise foi, s'opposant au demi-savoir, prévenant ou parant les coups d'une autorité mal éclairée; ensuite profitant des dispositions favorables d'un Gouvernement qui veut la gloire, l'avancement des sciences, et l'avantage réel des peuples.

Il a fallu des Ministres de l'intérieur contribuant successivement à assurer ce qui a rapport à l'art de guérir, et que le Ministre actuel, pénétré de l'importance de l'instruction en médecine, fût le protecteur déclaré de tout établissement utile.

Il fallait que l'Ecole de médecine, juste envers le Professeur qui illustrait sa Clinique interne, accueillît, consolidât la Société d'instruction médicale; que deux amis, qui avaient entrepris de la former, fissent des essais multipliés, acquissent une expérience longue et difficultueuse; mais sur-tout il fallait des Elèves tels que l'Ecole de Clinique en a possédé un grand nombre, tels qu'ils sont maintenant pour la plupart.

Justice soit rendue aux élèves actuels! louange leur soit accordée! je ne saurais porter d'eux un témoignage trop flatteur, parce qu'il est vrai; je ne saurais trop vanter à l'Ecole leurs efforts, leur docilité, leur dévouement, leur assiduité, leur zèle et l'ardeur

avec laquelle ils vont au-devant de tout ce qui peut leur faire acquérir de nouvelles connaissances; mais qu'ils soient bien persuadés que s'ils entourent leur Professeur, s'ils lui montrent de la confiance, de l'attachement, ils lui rendent bien précieux le bonheur de leur être utile, la certitude d'en être aimé.

Entièrement dévoué aux intérêts de l'Ecole, à laquelle il attachait une partie de sa propre réputation; c'est M. *Corvisart* qui, dans la Clinique, a tout créé, ou tout adopté; tout ordonné, ou tout favorisé. En quittant des fonctions chères à son cœur, pour se consacrer entièrement au service du Monarque, il a gardé le titre de Professeur honoraire de Clinique interne, mais non pas par un amour stérile pour cette institution : apprenez, Jeunes Médecins, qu'une partie de ce que l'Etat continue à lui accorder en cette qualité, il la destine à donner des prix d'encouragement aux élèves de cette Clinique, auxquels il ne cessera de s'intéresser, qu'il chérira toujours. Apprenez que c'est lui qui a obtenu de l'Empereur, que la Clinique fût enfin aussi parfaite que les circonstances pouvaient le permettre (46).

Oui, Messieurs, le Grand-Homme, sur lequel reposent les destinées de la France, le Héros dont le génie vaste embrasse et fixe les intérêts de la terre entière, NAPOLÉON a daigné jeter un regard d'encouragement sur cette école : il l'a vivifiée d'un des traits de sa munificence. Que ne suis-je digne de célébrer, et ses vertus, et ses actions sublimes! ...... Pénétré du sentiment de ma faiblesse, je dois réprimer les transports de mon admiration, je dois renfermer dans mon cœur les élans de mon amour, je dois rester dans le respect et le silence.

Après ce discours, *M.* Berthomieu, *Président de la* Société d'Instruction médicale, *a dit*, *au nom de la Société:*

MESSIEURS,

En rappelant à l'Assemblée l'établissement de la *Clinique interne* et de la *Société d'Instruction médicale;* en exprimant notre reconnaissance envers l'Ecole de médecine et le fondateur de cette Clinique, notre Professeur vient de nous acquitter d'une dette sacrée.

Mais pourrions-nous, sans nous rendre coupables d'ingratitude, ne pas donner à ce Professeur un témoignage public des sentimens dont nous sommes pénétrés pour lui?

Je n'entreprendrai point d'exposer ici tout ce que nous lui devons. Je me bornerai à dire, qu'entièrement dévoué à l'enseignement clinique, les plus grands sacrifices ne lui coûtent rien, quand ils nous sont utiles: que chacun des travaux dont s'occupe notre Société, est pour nous un moyen d'instruction et un motif de reconnaissance; et que pour nous encourager à ces travaux, pour nous en donner l'exemple, il s'y livre lui-même avec une activité qu'on n'attend que de la jeunesse, une constance que rien ne peut lasser, et toute la réflexion que donne l'âge mûr.

Ces titres suffisent, je crois, pour motiver les remerciemens de la Société dont je suis l'organe. En poursuivant l'énumération des services qu'il nous rend, je craindrais de donner à l'expression de nos sentimens l'apparence d'un éloge exagéré, ou, tout au moins, déplacé. Ce n'est point un éloge qu'il attend de nous pour prix de ses peines et de ses bienfaits. Puisqu'il a pu réaliser les utiles projets qu'il avait conçus, il est récompensé: il connaît d'ailleurs toute la vénération que nous avons pour lui; il sait que, de sa part, le moindre éloge, la plus légère marque de bienveillance, sont une belle récompense pour les efforts les plus louables; il sait que nous remplissons les devoirs qui nous sont imposés par les règlemens de la Société, autant par attachement pour lui, que par goût et par intérêt; il est persuadé que la confiance qu'il nous a inspirée est sans

bornes, que notre estime et notre amitié égalent son dévouement; et il voit l'empressement que nous mettons à l'entourer, il est heureux, il est satisfait.

Je croirais cependant manquer à la confiance dont mes Collègues ont bien voulu m'honorer dans cette circonstance mémorable, si, en leur nom, je ne rendais à notre Professeur le juste témoignage qu'il n'a jamais cessé de reporter à son illustre ami, et à l'Ecole de médecine, tout le fruit de nos travaux.

Qu'il me soit encore permis d'offrir des remerciemens à M. *Corvisart*, pour avoir formé son successeur; et à l'Ecole de médecine, pour le choix qu'elle en a fait, pour la bienveillance qu'elle nous accorde, et les nombreux bienfaits qu'elle nons dispense.

Puissent nos dignes maîtres emporter de cette assemblée la persuasion que nous sommes guidés par un desir unique, celui de marcher sur leurs glorieuses traces; et que si ce desir, joint à la constance dans les travaux, suffisait pour rendre habile dans le plus utile des arts, ils seraient un jour aussi fiers de nous avoir donné des leçons, que nous serons reconnaissans d'en avoir reçu!

Alors M. Leroux a invité M. le Conseiller d'État, Directeur de l'Instruction publique, et MM. les Professeurs de l'École, à se transporter dans la Salle d'Assemblée de la Clinique; il leur a présenté le résultat des travaux faits par les Membres actuels de la Société, au nombre de 89, *depuis le commencement de l'an* 14, *jusqu'au dernier juin* 1806.

SAVOIR:

1.° Observations choisies parmi les 853 qui ont été offertes à l'École, à la fin de l'an XIII, et rédigées par les nouveaux sociétaires. . . . . . 92.
2.° Observations recueillies à la Clinique, pendant les 9 derniers mois. . . 78.
3.° Mémoires à consulter, et réponses à ces Mémoires. . . . . 122.
4.° Extraits commencés d'auteurs de médecine et de chirurgie, et de collections de Sociétés savantes, au nombre de 99
5.° Mots déja traités pour composer un Vocabulaire à l'usage de la Clinique. . . . . 37.
6.° Le mouvement de l'hospice de Clinique, et le tableau des maladies qu'on y a observées pendant le 1.er sémestre de l'an 1806. . . . .

NOTES.

(1) L'ADMINISTRATION de la Clinique interne, quoiqu'elle appartienne spécialement et uniquement à l'Ecole de médecine, était confondue avec l'administration générale des hôpitaux civils. Les malades étaient placés dans des salles dépendantes de l'hôpital de la Charité. Comme Ecole d'instruction, il en résultait des abus que l'on doit se flatter de voir cesser, à présent que l'Ecole va exercer les droits qui lui sont accordés.

(2) En partant de ce principe, que dans une Ecole de Clinique tout doit se faire en vue non-seulement du bien-être des malades, mais encore de l'instruction des élèves, il ne suffirait pas pour la Clinique interne d'en avoir séparé les salles de celles de la Charité, de les avoir distribuées de la manière la plus commode et la plus ingénieuse possible dans un emplacement très-défavorable, où le génie, les talens de l'architecte, M. *Clavareau*, ont été singulièrement gênés et contrariés : il faut encore, en conservant tout ce qu'il y a de bon dans le régime actuel de l'hôpital de la Charité, en faisant revivre plusieurs usages dont une longue expérience avait prouvé la bonté ; il faut, dis-je, porter la réforme, ou faire des améliorations dans la pharmacie, dans la cuisine, dans la surveillance active de tous les soins à donner aux malades en général, et à chaque malade en particulier ; dans la surveillance à exercer sur les élèves. En cela, on ne fera que seconder les intentions du Gouvernement, qui, averti par les Professeurs et le Directeur de l'Ecole, éclairé particulièrement par M. *Corvisart*, déterminé par le desir de perfectionner un établissement utile, a porté les journées des malades à un prix plus élevé qu'il n'est communément pour les malades admis dans les autres hôpitaux. Nous pensons qu'il est du devoir de nos collègues, les Professeurs des diverses Cliniques, de communiquer à l'Ecole leurs observations et leurs vues, afin qu'elle fasse des règlemens généraux pour toutes ses Cliniques, avec des applications particulières à chacune d'elles, nécessitées par les localités. Il nous semble que toutes les Cliniques, agissant isolément, quoique de concert et d'après ces règlemens, devraient ensuite se réunir et confondre ensemble, jusqu'à certain point, leurs travaux respectifs ; l'Ecole alors offrirait au Gouvernement ce résultat général, qui pourrait devenir un des morceaux intéressans de la statistique de l'Empire, et qui, dans tous les cas, serait un beau modèle à présenter de la manière de professer la Clinique, un monument durable élevé à l'instruction médicale et chirurgicale. Quiconque aura médité les règlemens de la Société d'Instruction, et pensera à la générosité de M. *Corvisart*, aux

prix qu'il destine aux élèves, sentira combien est possible et facile l'exécution de ce travail.

(3) Il signalerait les Ecoles Cliniques de Leyde, de Vienne, d'Edimbourg, de Pavie, rendues si célèbres par les *Boërhaave*, les *Dehaën*, les *Stoll*, les *Cullen*, les *Franck*.

(4) Voyez les règlemens de cette Société, et les instructions qui y sont jointes : ce discours n'est que le résumé des uns et des autres.

(5) Il n'est pas inutile d'observer que l'on n'admet dans la Société que des élèves instruits, qui n'ont plus à s'occuper que de la Clinique ; qu'ils continuent d'en être membres, et de partager ses travaux, lors même qu'ils ont obtenu le grade de docteur, et que maintenant le nombre des sociétaires est considérable. (*Voyez la liste placée en tête des règlemens*, pag. 26.)

(6) Cette manière de procéder à la recherche des accidens qui caractérisent une maladie, est celle qui avait été établie par M. *Corvisart*, et que l'on emploie constamment à la Clinique. Par ce moyen, le malade est considéré à l'extérieur dans toutes les parties de son corps, et le jeu de tous ses organes est connu. Cette méthode nous paraît être la plus simple et la plus naturelle; elle est pratiquée par les élèves lorsqu'ils recueillent une observation ; elle est encore suivie par le Professeur, quand il rend compte des malades dans sa leçon.

(7) C'est alors que le Professeur fait sentir qu'autant la pathologie, la nosologie ou la nosographie, sont utiles pour développer ou guider les idées pendant les études, pour servir de fil dans le labyrinthe de l'histoire des maladies, pour accoutumer l'esprit à la méthode, pour exercer le jugement par le moyen de la mémoire : autant ces diverses parties de la science médicale sont souvent peu applicables au fait que l'on observe, à la maladie que l'on doit traiter, et peuvent, dans certains cas, devenir nuisibles au malade, autant, même quelquefois, il faut s'en défier, il faut les oublier pour ne voir que ce qui est, et non pas chercher avec effort la confirmation de ce qu'on avait pensé avant d'avoir fait un examen scrupuleux.

Le Professeur de Clinique ne veut point, dans ses leçons, persuader qu'il soit possible de classer toutes les maladies, et qu'à l'aide du symptôme le plus apparent, ou d'une opinion ingénieuse, et non pas toujours solidement établie, on puisse leur donner un nom convenable : au contraire, par les faits les plus positifs qui se passent sous les yeux des élèves, par des preuves multipliées et incontestables, par l'expérience de tous les jours, il leur fait, avec bonne foi, et pour leur instruction, remarquer que telles maladies parcourent toute leur durée, sans prendre un caractère décidé, et que, quelquefois, lorsque l'issue en est funeste, même l'ouverture du cadavre ne peut apprendre ni le siège principal

du mal, ni sa nature, ni la cause de la mort; que quelques-unes sont compliquées de manière qu'un mot composé de cinq ou six mots, suffirait à peine pour leur donner un nom propre; que telles autres sont *masquées* ou *larvées*, ou bien changent tellement de caractère, qu'il faudrait leur donner successivement des noms très-opposés, pour exprimer leurs différentes périodes et leurs dégénérations.

(8) C'est par l'observation, et non point par de vaines théories, que le Professeur de Clinique apprend aux élèves à distinguer, le plus souvent à la simple inspection, une maladie aiguë d'une maladie chronique, et, en général, celle qui a son siège au-dessus du diaphragme, ou qui est placée au-dessous.

Par la recherche des symptômes, par leur intensité, leur développement, leur comparaison, il fait connaître une maladie simple, pure, essentielle, et une maladie composée, ou compliquée, une affection primitive et les affections consécutives; les maladies dont la marche est insidieuse, ou masquée; celles qui ont dégénéré de leur type premier. Il prend en considération les anomalies, les irrégularités, les variétés si nombreuses et les épiphénomènes; il insiste sur les mouvemens critiques, ou sur les véritables crises, lorsqu'il s'en manifeste.

En recherchant les causes, soit prédisposantes, soit occasionnelles, il fait sentir quelle peut être l'influence de la constitution du malade, du sexe, de l'âge, de l'éducation, du tempérament acquis, des exercices, des habitudes, des affections morales. Quelle est celle des climats, des saisons, des variations de l'atmosphère, des habitations, du régime et de son changement, des professions diverses, des imprudences; il a beaucoup d'égard aux maladies héréditaires, aux maladies antécédentes, et sur-tout aux maladies régnantes, soit que la constitution commence à s'établir, soit qu'elle soit dans tout son développement, soit enfin qu'elle touche à son déclin.

Si le Professeur met tant de soins, tant de défiance de lui-même pour établir le diagnostic des maladies, s'il trouve tant de difficultés dans les recherches des causes; combien plus encore ne doit-il pas être retenu pour porter le pronostic? En effet, quoi de plus difficile, de plus incertain! C'est alors qu'il doit écarter toute espèce d'amour-propre, et que, dirigé par son expérience et par celle des médecins praticiens, il examine avec attention, il réfléchit avec prudence, il doute long-temps; il ne prononce que rarement, et toujours avec la plus grande circonspection, particulièrement dans les maladies aiguës.

(9) Il faut distinguer les cas dans lesquels il convient de faire un traitement mixte, dans l'intention de remplir plusieurs indications, ceux qui ne demandent que de régler le régime, de n'employer que des moyens tirés de l'hygiène, ceux dans lesquels on peut, on doit même suspendre l'usage de tout médicament.

(10) Je devais d'autant plus rendre ce compte, que depuis l'an VII (1799), qu'elle

a commencé à se former, la Société d'Instruction médicale a travaillé dans le silence, que les Professeurs de Clinique n'ont fait connaître son existence à l'École qu'en l'an IX (1801), pour lui demander d'autoriser ses réglemens, et ne l'ont, depuis, entretenue de la Société que le 16 brumaire an XIV (7 novembre 1805), pour lui faire hommage de 853 Observations recueillies à la Clinique interne par ses membres. Je le devais d'autant plus, que la Société n'ambitionne que d'être connue et jugée par l'Ecole dont elle attend tous ses encouragemens et toute sa gloire; et que les Professeurs de Clinique, au nom et à la prière de la Société, s'engagent envers l'École à lui offrir, tous les trois mois, le résultat de son travail, fait pendant le trimestre précédent, et tous les ans, le tableau général et l'ensemble de ses travaux.

(11) Les soins du Professeur s'étendent à la direction du traitement pendant le cours de la maladie. Si le malade est offert à l'observation, dès son invasion, le Professeur annonce, autant que possible, la marche qu'elle suivra; il fait connaître aux Elèves ce qui a déterminé les prescriptions qu'il a faites. Si le malade n'est admis à l'hospice que lorsque son mal a déja fait des progrès, il examine devant eux si le retard que l'on a mis à lui donner des soins, ne lui a pas été préjudiciable, ou si, ce qui est bien plus dangereux, on a opposé à la maladie un traitement indiscret qui ait troublé sa marche ordinaire. Il leur fait remarquer que tous les jours on reçoit dans les hôpitaux, comme on en voit dans la ville, des malades qui ont essayé de se traiter eux-mêmes sur la foi des formules communes aux gens du peuple; d'autres qui ont eu le malheur de tomber entre les mains de Médecins à système, d'autres qui se sont adressés à de soi-disant *Officiers de santé,* qu'on devrait nommer des *Officiers de mort*, à d'anciens *Moines* qui croient avoir appris la médecine en faisant les fonctions de gardes-malades; à des *Sœurs* de toute espèce, aussi audacieuses qu'ignorantes, distribuant, pour de l'argent, leurs tisanes, leurs remèdes propres à tous maux; à des *Pharmaciens* qui devraient se contenter de l'utile et honorable emploi de préparer des médicamens ordonnés, et non pas exercer la médecine qu'ils ne savent point; à des *pretendus Savans*, habiles à déterrer de vieilles recettes dans de vieux livres, qui les rajeunissent et en grossissent périodiquement les journaux, au risque de tous les malheurs qu'il en puisse arriver; à des gens de tout état, ayant de bonnes intentions, mais qui, armés d'un *Avis au Peuple*, d'un *Manuel de Charité*, d'un *Traité de Botanique* ou de *Matière Médicale*; se croient en état de donner des conseils aux malades et les tuent en conscience; à des *Herboristes* qui, avec une astuce punissable, vendent des *Simples* aux malheureux qu'ils empoisonnent; à des *Médecins d'urines*, à des *Charlatans* de toutes livrées, depuis ceux qui trouvent le secret de se faire appuyer et prôner par des personnes respectables à tous autres égards, jusqu'à ceux qui se mettent en crédit dans les classes les plus basses, et dont les affiches, les adresses tapissent les murs, ou se distribuent dans les places

publiques ; enfin , des malades qui se sont adressés à quelqu'un de ces gens qui , par ignorance , par mauvaise-foi , ou par cupidité , jouent avec la santé des hommes et changent l'art le plus salutaire, en un art meurtrier. Lorsque le Professeur fait ces remarques aux élèves , les exemples ont sous leurs yeux ; il est impossible de n'en pas être frappé, de n'en pas gémir tous les jours ; mais alors il leur indique les moyens qu'il se propose d'employer pour ramener la maladie à une marche régulière.

Quand les symptômes sont dans leur violence , que le mal est dans son *état*, il fixe plus sévèrement l'attention des élèves , il ne leur laisse échapper aucun objet digne d'être observé , soit dans la série et le développement des symptômes , soit dans l'effet des médicamens. Au temps de la déclinaison du mal , ou lorsque la continuité , la violence des accidens annoncent la perte du malade , il prédit l'issue favorable ou fâcheuse , les phénomènes précurseurs de la mort, la guérison parfaite , ou la dégénération d'une maladie mal jugée , ses suites plus ou moins dangereuses , ou ses rechûtes. Il porte une attention particulière sur la convalescence , il fait sentir combien serait blâmable le médecin qui cesserait alors de veiller , qui ne serait point en garde contre l'intempérance du malade, contre son indocilité, sa confiance prématurée en ses forces , ou sa pusillanimité; contre toutes les fautes qu'il est ordinairement disposé à commettre dans le régime.

(12) L'élève de garde apprécie l'ignorance , la mal-adresse , la mauvaise volonté de certains infirmiers , leur présomption , leur dureté , l'avidité , pour ne pas dire plus , de quelques-uns , quelquefois leur indulgence coupable , leur négligence , ou leur indifférence. Il juge de même de l'impatience des malades, de leurs caprices , de leur disposition à cacher la vérité , de leurs supercheries , de leur malice pour se soustraire aux prescriptions , ou de l'injustice , qu'ils ont presque tous , d'attribuer à l'effet d'un médicament ce qui est l'effet de leur maladie. Il surveille la police dans les salles , les soins qui tiennent à la propreté , à la salubrité, au bon ordre , au régime en général ; tout ce qui a rapport à la diète , au choix , à la préparation , à la distribution des alimens , aux repas des malades ; il observe les phénomènes de leur digestion et ses suites.

Nulle part , et dans aucune circonstance , il ne peut apprendre toutes ces choses si essentielles que dans une école de Clinique , et sous l'autorisation spéciale du Professeur , puisqu'il faut les apprendre pratiquement , les voir faire et les faire soi-même , pour en avoir une juste idée. (*Voy. la topographie de l'hospice de Clinique, et la justice que l'on y rend à son agent de surveillance et aux dignes surveillantes que cet hôpital possède.*)

(13) Le Professeur de Clinique apprend à ses élèves que ce n'est pas celui qui sait le plus de chimie , celui qui parle le plus savamment sur cette science , qui sache

le mieux employer les médicamens; mais celui qui a fréquenté avec fruit les laboratoires de pharmacie, qui sait préparer les remèdes, et sur-tout celui qui reconnaît l'inutilité, le danger de la polypharmacie; celui qui a le plus médité sur la thérapeutique, celui qui sait à quelle dose, (dans telle circonstance, relativement au sexe, à l'âge, à la constitution du malade, à la nature, à la période de la maladie), tel remède doit produire tel effet, et ce n'est ni dans les livres, ni même dans des cours, que ces connaissances peuvent s'acquérir.

(14) L'élève de la Clinique qui aura profité de l'instruction qu'on y reçoit, ne ressemblera pas à nombre de savans du jour, qui, dans leurs examens à l'Ecole, redisent d'une manière brillante et d'après les auteurs, qu'il faut employer les *délayans*, les *évacuans*, les *toniques*, les *cordiaux*, les *antispasmodiques*, ou mieux encore les *excitans*, les *débilitans*, les *oxigénans*, les *désoxigénans*, ou bien les *remèdes propres aux affections de tels systêmes d'organes* : et qui ne sauraient quelquefois ni reconnaître un médicament, soit simple, soit composé, ni juger de ses qualités physiques ou des défauts de sa préparation, qui ne sauraient indiquer de quelle manière ils veulent qu'il soit préparé, encore moins le préparer eux-mêmes dans l'occasion, qui par conséquent ne pourraient s'appercevoir des erreurs, des négligences d'un pharmacien, homme dont on ne saurait trop honorer les talens utiles, tant qu'il est probe, instruit et docile; mais qui peut devenir si dangereux pour les malades, si perfide pour la réputation du médecin, lorsqu'il s'éloigne des principes qui doivent être la règle de sa conduite. — Il faut bien distinguer ici le pharmacien présomptueux qui prend sur lui de réformer les formules les mieux faites des médecins, le pharmacien, indigne de remplir ses importantes fonctions, qui se permettrait des fraudes; de celui qui, fort de sa conscience et de ses connaissances, se garde bien d'exécuter, en instrument aveugle, des ordonnances ridicules ou pernicieuses qui n'échappent que trop souvent; il faut avoir le courage de le dire hautement, à l'inattention, à l'ignorance, ou à la charlatannerie.

(15) Les *humeurs* du corps humain, ainsi que les *solides*, ou pour mieux dire, les *organes*, peuvent être altérées. Elles le sont effectivement, elles le sont essentiellement, primitivement et de manière à constituer une maladie si parfaitement indépendante de la lésion des organes, quant à la cause et quant aux effets, que leur évacuation suffit pour ramener la santé; et que c'est bien là le cas d'appliquer cet axiôme : *sublatâ causâ*, *tollitur effectus*..... Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question qui demande un très-grand développement, et sur laquelle nous nous proposons de revenir dans d'autres circonstances.

(16) La plupart des analyses de substances animales, fournies par la Clinique,

interne, ont été faites dans le laboratoire de l'Ecole, par MM. *Clarion* et *Barruel*, sous la direction du Professeur *Deyeux*. Nous en avons dû quelques-unes à M. *Vauquelin*, et dans ce moment, M. *Thénard* veut bien se charger de plusieurs de ces analyses qui doivent faire partie d'un travail important dont il s'occupe maintenant; tandis que M. *Barruel*, pharmacien de la Clinique, se livre aux mêmes soins en présence des Membres de la Société d'Instruction médicale qui assistent à ses expériences, et qu'il instruit dans la manière de faire de pareilles recherches.

(17) A la Clinique, ce n'est pas le seul desir d'avancer la science anatomique qui nous anime; il ne faut point oublier que déja l'histoire de la maladie est écrite, et que la description des désordres qu'elle a occasionnés en est le complément. De quel prix bien plus inestimable ne seraient point les travaux de *Morgagny*, si toujours il eût pu accompagner ses observations cadavériques de l'histoire de la maladie!

Mais le peu de durée des leçons ne permet pas chaque jour de poursuivre les recherches aussi loin qu'il serait nécessaire de le faire; d'autrefois il est avantageux de faire quelques préparations qui favorisent l'examen des organes lésés; dans tous ces cas, la dissection et les recherches ultérieures sont importantes, soit qu'elles confirment des vérités connues, mais qui peuvent être ignorées de plusieurs élèves, soit qu'elles conduisent à des connaissances nouvelles, et dès-lors l'utilité des sociétaires anatomistes est prouvée.

Trouvera-t-on qu'il soit minutieux de soumettre les cadavres entiers, leurs différens viscères et leurs cavités, les tumeurs, les sacs, les substances qui les forment ou les remplissent à des mesures d'étendue, de poids, de capacité? Ces soins pourront peut-être, avec le temps, quelque longue qu'on en suppose la durée, faire acquérir des données certaines pour apprécier, au moins à-peu-près, les proportions des différens organes sains, ou dans un état morbifique, d'après les mesures auxquelles on aurait soumis le cadavre; ou bien ces mêmes soins donneront la preuve que ces recherches sont inutiles, qu'elles n'avancent, en aucune façon, l'anatomie et la physiologie, et qu'elles ne contribuent en rien à la perfection et aux succès de la médecine clinique; mais, encore une fois, il nous a semblé que c'était dans cette Ecole qu'il convenait de tenter de telles expériences.

(18) Le peu d'habitude des élèves qui commencent à suivre la Clinique, leur coup-d'œil qui n'est point encore exercé, la connaissance acquise par le Professeur de faits que les élèves avaient ignorés, les négligences de quelques uns d'eux, les préventions de quelques autres, nécessitent cette précaution.

(19) Il faut que celui qui lira cette observation soit forcé de dire avec nous, en

parlant de la Clinique : là on ne donne rien à l'opinion, à l'imagination, aux rêves scientifiques. Là tout esprit de systême est écarté ; là on ne porte jamais atteinte à la bonne-foi. On voit ce qui est, on ne dit que ce que l'on voit, on n'écrit que ce qu'on a vu ; là enfin, nous le répétons, les malades ont toujours été soumis à l'observation des élèves, les cadavres de ceux qui ont succombé ont été ouverts en leur présence.

(20) Ainsi ont pensé *Boërhaave*, *Baglivi*, *Staahl*, *Ramazzini*, *Hoffman*, *Vanswieten*, *Cullen*, *Dehaën*, *Stoll*, *Plater*, *Alberti*, *Bell*, *Louis*, *Desault*, etc. et de nos jours, MM. *Sabatier*, *Corvisart*, *Lassus*, *Franck*, *Quarin*, *Scarpa*, *Boyer*, *Baumes*, *Portal*, *Cailisen*, etc.

(21) Dans les conférences à l'amphithéâtre, les consultations se font le plus souvent sur des maladies aiguës, et toujours pour des malades placés à la Clinique. L'élève qui fait fonction de médecin ordinaire, expose l'état du malade, établit le diagnostic, porte le pronostic, saisit les indications, propose un traitement. Les consultans dissertent sur tout ce qu'il a avancé, se rangent à son avis, ou le combattent. Le Professeur, présent à ces exercices, résume la consultation, éclaircit les points difficiles, rectifie les erreurs qui ont pu se glisser, et toujours maintient le bon ordre, la décence, les égards qui doivent régner entre les personnes de l'art.

Il suffit d'avoir exposé ce qui se fait à la Clinique ; il serait inutile de rien ajouter pour faire sentir de quel avantage un pareil exercice doit être pour le médecin qui se destine à la pratique, sur-tout lorsque le Professeur l'instruit de la manière dont se font les consultations, et lui fait distinguer celles qui sont, ou doivent être vraiment avantageuses au malade, et celles . . . Que de choses le Professeur apprend confidemment à ses élèves ! . . . .

(22) Lorsque les élèves font des mémoires à consulter, et c'est presque toujours sur des maladies chroniques, on les exerce à décrire la maladie dont ils s'occupent avec une exactitude scrupuleuse, avec tout le développement nécessaire pour ne rien laisser à desirer. Ils s'appliquent à faire un tableau vrai et bien ordonné des symptômes, des causes, du traitement qui a été employé, des effets qu'il a produits ; mais en même temps ils s'efforcent de rendre leurs idées avec clarté, avec précision.

Dans les réponses, l'auteur fait un résumé très-concis de ce que contient le mémoire ; il trace, pour ainsi dire, le trait du tableau qu'il a sous les yeux. La description des symptômes et l'exposition des causes, lui servent à établir la diagnostic, soit qu'il adopte l'opinion du médecin qui consulte, soit qu'il la combatte. Puis, s'aidant de ce diagnostic et réfléchissant sur les effets qui sont résultés du trai-

tement, il porte le pronostic et saisit les indications à remplir; ces indications servent de base au traitement qu'il conseille.

Dans les mémoires à consulter, comme dans les réponses, on enseigne aux élèves à faire un usage très-sobre de l'érudition, à s'occuper de la maladie et du malade plus que d'eux-mêmes, à tâcher d'être utiles, plutôt que de chercher à briller, et sur-tout à préciser ce qui tient au traitement.

C'est bien dans ce cas que l'on peut dire que de bons modèles qui sont présentés, que l'habitude de faire, instruisent plus encore que les préceptes. Tel dont le travail était plus que médiocre au commencement, finit, au bout de quelque temps, par faire d'excellens mémoires, ou de savantes réponses.

Ceux qui s'exercent à ce genre de travail ne seront pas exposés, pendant le cours de leur pratique, à faire des mémoires diffus, sans ordre, sans méthode et d'un style barbare; ni des réponses tantôt trop légères, trop peu utiles aux malades pour lesquels on consulte, et tantôt surchargés d'une érudition pédantesque, dans lesquels le médecin consulté dit, très-longuement, très-savamment, tout : excepté ce qui est essentiel pour l'avantage du malade.

(23) L'intérêt des élèves doit les engager à fréquenter tous les hôpitaux, à profiter dans chacun d'eux; mais la Société leur en fait une loi pour perfectionner leurs études en se procurant des objets de comparaison. En effet, n'existe-t-il pas déja une grande différence entre les malades de la Clinique, que l'on choisit exprès pour l'instruction des élèves, ayant des affections si graves que les résultats n'offriraient qu'un nécrologe, si l'on ne jugeait dans quelle intention on en agit ainsi, et les malades admis indifféremment dans de plus grands hôpitaux? Quelles autres différences ne remarque-t-on pas entre un hôpital civil et un hôpital militaire, entre une infirmerie dans laquelle on ne trouve presque que des personnes âgées de l'un ou de l'autre sexe, et celui où l'on ne reçoit que des enfans; entre l'hôpital Saint-Louis, par exemple, où l'on ne traite que des maladies chroniques, ou bien l'hôpital des Vénériens et l'hospice de la Maternité; entre les prisons, les maisons de détention et les dispensaires, les comités de bienfaisance!

(24) La médecine d'observation est la seule vraie médecine; elle met à contribution toutes les branches de cette science, elle en lie ensemble toutes les parties. On peut avoir de grandes connaissances en anatomie et en physiologie, en matière médicale et en pharmacie, en histoire naturelle, en botanique, en chimie et n'être pas médecin; on peut avoir étudié, médité tous les traités de nosologie, de nosographie, s'être pénétré des systêmes les plus ingénieux, des théories les plus brillantes, faire sur ces divers sujets les raisonnemens les plus probables, les plus séduisans et n'être pas médecin. On peut être instruit, même savant, et alors il ne

faut pas se croire médecin, mais seulement disposé à le devenir. Sans les faits, les ouvrages soi-disant de médecine perdent tout leur éclat devant l'observation.

Dans la pratique, la nature semble se jouer des rêves de l'imagination, des théories, des explications; elle crie au médecin : *voyez*, *observez*, *méditez*. Nous le répéterons jusqu'à satiété : on ne devient médecin qu'en voyant beaucoup de malades, qu'en observant, en observant bien. On ne forme des praticiens que par le moyen des observations bien faites. C'est par la médecine d'observation que se sont illustrés tous ceux qui ont écrit sur la médecine, à commencer par *Hippocrate* et finir par *Corvisart*, celui des médecins de nos jours qui a le plus contribué à ramener les élèves à la médecine d'observation, à confirmer le diagnostic des maladies par la sévère épreuve des ouvertures. En le disant ici, l'amitié ne m'aveugle point, je rends hommage à la vérité. C'est lui, c'est M. *Corvisart* qui a réveillé l'attention des praticiens à cet égard; c'est depuis qu'à la Clinique interne on a recueilli un grand nombre d'observations, c'est depuis qu'on y a fait un si grand nombre d'ouvertures de cadavres, que, reconnaissant l'utilité de cette méthode, les médecins d'hôpitaux ont aussi recueilli des observations, ont aussi multiplié les ouvertures. Mais toutes ces richesses sont éparses, il y en a beaucoup de perdues; et nous osons présumer qu'il n'y a nulle part une collection aussi nombreuse que celle que la Clinique a fournie à l'Ecole de médecine. Or, que toutes les observations que l'on néglige de recueillir et de rédiger, soient faites par les correspondans et leurs adjoints, membres de la Société d'Instruction médicale; qu'elles augmentent le dépôt de l'Ecole qui nécessairement tourne dès-à-présent au profit, à l'instruction des jeunes médecins, et qui, par suite, deviendra d'une utilité plus générale; et l'on pourra se flatter d'avoir atteint le but que l'on se propose, d'avoir amassé un trésor inestimable.

(25) Nous n'ajouterons qu'un exemple à ce que nous avons dit pour prouver l'utilité des consultations gratuites; c'est ce qui s'est fait depuis long-temps dans plusieurs hôpitaux, notamment à l'Hôtel-Dieu et à la Charité, ce qui se pratique à l'hospice de perfectionnement de l'Ecole, dans les dispensaires, dans les Comités de bienfaisance. Le concours des malades qui se présentent à ces consultations, les conseils qui y sont donnés par nos confrères, l'avantage qui en résulte pour les élèves qui y sont admis, ont fait naître en nous le desir de les imiter. Nous avons même espéré d'ajouter quelque chose pour le soulagement des malades, et pour l'instruction des élèves, en exigeant qu'on y joignît les visites à domicile.

Qu'il nous soit aussi permis de remarquer, avec un sentiment de reconnaissance, que quand l'Ecole a été chargée par le Gouvernement d'envoyer des Professeurs pour porter des secours aux habitans des pays ravagés par une épidémie, et de les faire accompagner et seconder par de jeunes médecins, c'est ordinairement à la Clinique

qu'elle s'est adressée pour le choix, et alors les Professeurs ont indiqué leurs *amis*, c'est-à-dire, des élèves instruits.

(26) Les élèves sont persuadés qu'il doit y avoir une grande différence entre un morceau rédigé avec soin et de simples notes prises au lit du malade, un bulletin du jour. Il ne glissent jamais de phrases ambitieuses et fleuries dans une observation, ils en sont très-avares dans une dissertation ou un mémoire; ils se les permettent avec retenue dans des descriptions topographiques; ils n'emploient pas de tournures basses ou triviales dans un extrait; ils sont simples et clairs dans une consultation, extrêmement concis dans un procès-verbal. Ils ont une grande attention à se rendre compte de ce qu'ils pensent avant de rien écrire; ils travaillent soigneusement, ils corrigent tout ce qui en est susceptible; ils mettent du goût dans tout. Ils savent qu'il y a une éloquence de chaque chose, qu'ils doivent toujours être également éloignés d'un laconisme nuisible et d'une prolixité insupportable; ils n'affectent point de paraître savans, mais ils traitent de la médecine avec la dignité qui lui convient.

Les professeurs leur font sentir qu'il est plus que temps d'arrêter ce véritable débordement de mauvais ouvrages mal pensés, encore plus mal écrits; qu'il est temps de se persuader que la langue des Bossuet, des Fénélon, des Pascal, des Voltaire, des Diderot, des d'Alambert, des Buffon, des J. J. Rousseau, des Condorcet, des Vic-d'Azyr, est assez belle pour l'étudier avec soin, pour borner ses prétentions à imiter ces illustres modèles; qu'elle est assez étendue, assez riche pour que ceux qui la savent ne soient point obligés de courir après un néologisme souvent inutile, plus souvent inintelligible, quelquefois ridicule et presque toujours employé uniquement pour favoriser la paresse ou pour se singulariser. Ils les ont convaincus qu'avec la vaine prétention d'enrichir la langue française, on l'appauvrit, et que si l'on continue à la corrompre, il arrivera que, de même que l'Empire romain a fini par avoir une *basse latinité*, la France n'aura plus qu'un *bas français*, sans que d'autres barbares que ses propres habitans aient amené cette décadence. Ils les empêchent de substituer des périphrases à des substantifs propres, de dire, par exemple, *membrane péritonéale* pour *péritoine*, *orifice pylorique* pour *pylore*, *systême dermoïde* pour *peau*, *organe pulmonaire* pour *poumon*. Ils les empêchent, de même, de transformer de véritables adjectifs en substantifs, et de dire, *la muqueuse*, *la séreuse*, pour *la membrane muqueuse*, *la membrane séreuse*, etc., etc., etc.

Les Professeurs prouvent aux élèves que parler ou écrire en style aphoristique, ce n'est point faire des fautes impardonnables contre la langue dont on se sert, que ce n'est point supprimer des mots sans lesquels il n'y a plus de phrase, il n'y a plus de sens; ils leur persuadent qu'ils ne doivent pas dire: *il suffit que l'on m'en-*

tende, mais qu'il faut que, si un étranger, sachant le français par principes, est tenté de traduire leurs ouvrages, il ne soit pas obligé de les deviner, de rendre au hasard le vrai sens de leurs paroles. Ils leur recommandent sur-tout de consulter Boileau, le législateur de la langue française, de suivre les préceptes qu'il donne dans son art poétique ; préceptes applicables non-seulement à la poésie, non-seulement à la littérature ; mais à quelque genre d'écrits que ce soit ; Boileau dont ils se permettent quelquefois de leur citer les vers suivans :

« Avant donc que d'écrire apprenez à penser....
» Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
» Et les mots pour le dire arrivent aisément....
» La plupart, emportés d'une fougue insensée,
» Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
» Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
» S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux....
» Hâtez-vous lentement et sans perdre courage,
» Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage....
» Ajoutez quelquefois et souvent effacez....
» Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée,
» Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée....
» Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme....
» Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
» Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain. »

(27) Sans parler de l'avantage qui résulte de l'assiduité de tous les sociétaires pour les travaux de la Société, et pour le profit que chacun en particulier doit s'en promettre, n'est-ce point une qualité essentielle dans un médecin que l'exactitude? N'est-ce point un service à rendre aux élèves que de les accoutumer à se faire des obligations de tout ce qu'ils ont promis, de ce à quoi ils se sont engagés? Lorsqu'ils exerceront leur art, ne seront-ils point obligés d'écouter la voix du devoir, de sacrifier une affaire qui les intéresse, une circonstance qui leur promet du plaisir, un moment de repos auquel ils aiment à se livrer pour remplir les fonctions de leur état? La vie entière d'un médecin est-elle autre chose qu'une suite de travaux, de soins, de contrariétés, de sacrifices de tout genre, d'inquiétudes de toute espèce?

(28) Nous entendons par être heureux en médecine, avoir à traiter des malades qui guérissent, parce que c'est toujours la guérison qui détermine seule le jugement qu'on porte sur le médecin. Supposez deux médecins également instruits, commençant en même temps leur carrière. L'un se fait remarquer par plusieurs cures successives, soit que les malades aient couru peu de dangers, soit que l'art

les ait réellement sauvés ; le voilà lancé dans le monde. L'autre, avec du mérite, en déployant de grandes connaissances, ne rencontre que des cas graves, des maladies essentiellement mortelles ; il perd ses malades, on le juge défavorablement ; il est délaissé.

Entre ces deux médecins, voyez un ignorant, traitant d'une manière punissable, des maladies dans lesquelles la nature bienfaisante triomphe du mal qu'il a augmenté par un mauvais traitement ; il suffit que les malades n'aient pas succombé pour que tout un quartier crie au miracle. Voilà le bonheur du charlatan qu'il ne faut pas confondre avec le bonheur du médecin...

Poursuivons. De deux bons médecins qui obtiennent des succès marqués, le premier ne voit que des malades obscurs, ou ingrats, ils ne servent en rien à le faire connaître ; tandis que le dernier s'est trouvé porté d'abord au milieu de malades d'un rang et d'un état remarquable ; il a été introduit dans ces sociétés composées de plusieurs familles réunies, bien répandues, bien zélées, et qui *prônent* leur *docteur* en tous lieux, en toutes occasions, avec une ferveur vraiment admirable. Il n'a plus qu'à se laisser aller au torrent, qu'à recevoir les complimens qu'on lui adresse de toutes parts.....

Mais que ce médecin, digne de l'être, ne s'abandonne point trop aux sentimens que fait naître l'amour-propre ; ce que l'on fait ici pour lui, qui le mérite, se fait ailleurs par des malades enthousiastes, pour l'ignorant heureux que nous avons signalé, parce que, malgré ses bévues, il n'a pu empêcher la nature de les guérir. Eh bien ! pour l'un comme pour l'autre, si ces familles, si ces sociétés sont composées de personnages opulens, d'oisifs pour lesquels tout fasse nouvelle, tout fasse évènement ; de ces gens, peuple relativement à la médecine, qui jugent d'après les succès, qui mettent sur la même ligne le médecin et le charlatan, l'honnête homme et l'intrigant ; celui qui a du caractère et l'original, le vrai praticien et celui qui n'a que du babil, de la complaisance outrée, ou des manières agréables ; si ces gens sont reconnaissans, libéraux, sur-tout s'ils y mettent de l'ostentation, de la vanité ; s'ils s'avisent de vouloir vous rendre de mode : aussitôt les caresses vous poursuivent, les louanges vous accablent, les marques de générosité vous embarrassent ; votre réputation prend des ailes, la fortune vous entraîne, vous pousse en avant, vous ne pourriez pas vous arrêter ; plus vous brusquez le public, plus il s'obstine à vouloir de vous : et voilà le bonheur du médecin.

Dans tout ce discours, ainsi que nous en avons prévenu, et dans ces notes, lorsque nous parlons du médecin, nous parlons aussi du chirurgien. L'Ecole de médecine, pour remplir les vues du Gouvernement, manifestées dès son établissement, pour obéir à la loi, autant que pour suivre le plan qu'elle s'était tracé à elle-même après de longues et mûres délibérations, veut que le médecin sache de la chirurgie et que le chirurgien sache de la médecine. L'exercice de ces deux arts, soit qu'on

les pratique séparément, soit qu'on les réunisse en la même personne, impose les mêmes devoirs, entoure de la même considération, promet la même gloire. Si après avoir établi des préceptes généraux, nous avons traité plus particulièrement de la Clinique interne, c'est parce que nous sentons qu'il nous manque les connaissances nécessaires pour parler dignement de la Clinique externe; et nous laissons à des confrères plus exercés dans cette branche de l'art de guérir, le soin de présenter à l'Ecole des réflexions sur la chirurgie.

(29) Oui sans doute, le médecin probe doit avoir des mœurs irréprochables et exemplaires. Vécut-il au milieu du siècle le plus dissolu, il faut qu'il regarde comme un crime d'user d'aucune des facilités que lui procure son état, pour s'en faire des moyens de séduction. Comme médecin il doit honorer la chasteté, respecter la pudeur, pratiquer la décence. L'époux le plus ombrageux n'a rien à craindre de lui, la mère la plus sévère peut lui confier sa fille. L'indiscrétion, l'inconséquence lui sont inconnues; il est digne de posséder le secret des familles, il en conserve l'honneur.

Il faut que la sobriété, la tempérance président à ses repas. Le jeu n'est pour lui qu'un simple délassement. S'il veille à sa fortune, c'est en conservant la plus grande aversion pour l'avarice; c'est en repoussant de lui tout ce qui décèle la cupidité. La calomnie, la médisance même n'approchent jamais de ses lèvres, les actions honteuses sont loin de son cœur; il n'a d'emportemens, de colère que contre ce qui est malhonnête, de haine que contre le vice.

Il faut que l'honnête homme l'entoure de sa confiance et de son estime, que le pervers n'ose pas même concevoir le projet de l'engager à rien de ce qui blesse la justice et la délicatesse.

Quoiqu'un médecin soit obligé de voir tout le monde, qu'il ne puisse refuser de se trouver dans les différentes classes de la société, il faut que tout ce qui l'entoure d'une manière intime, tout ce qui le connaît parfaitement, soit forcé de le respecter, qu'il commande la vénération. Il faut qu'il puisse avouer toutes ses connaissances particulières, se glorifier de tous ses amis; et si quelque goût peu délicat, mais impérieux, quelque passion blâmable, mais irrésistible, le font s'écarter d'une conduite absolument irrepréhensible, qu'il ne se flatte point d'arrêter la médisance par les grandes qualités qu'il possède; mais que, rougissant intérieurement, il s'enveloppe d'un triple voile, qu'il le rende impénétrable à l'œil perçant de l'envieux, que la malignité de ses ennemis ne puisse ni le déchirer, ni le soulever.

(30) Lorsque nous disons que le médecin probe n'a point de passions, nous n'entendons parler que de celles qui pourraient l'entraîner au-delà des bornes étroites de ses obligations; mais il doit être passionné pour tout ce qui tient à l'amour de

l'humanité, tout ce qui conduit à des actions louables, tout ce qui caractérise une belle ame. S'il était froid, impassible, stoïque, ou égoïste, il verrait souffrir avec indifférence, il ne serait point disposé à faire journellement les sacrifices que commande la pratique de la médecine.

Sans doute, à la voix du devoir, le médecin probe doit oublier sa famille, ses intérêts, doit renoncer à ses jouissances personnelles; mais il est précieux pour ses malades qu'il soit bon fils, bon époux, bon père, bon ami; qu'il ait un grand ordre dans ses affaires, et qu'il se délasse par des plaisirs innocens.

(31) Sans prendre nos exemples dans toutes les nombreuses épidémies qui ont coûté la vie aux médecins qui s'étaient dévoués au service des malades avec un zèle infatigable, avec un entier oubli d'eux-mêmes, sans remonter jusqu'à la peste de Marseilles, sans même parler de l'épidémie qui a coûté la vie à M. *Maret*, médecin à Dijon, nous ne citerons que ce qui est arrivé pendant les guerres de la révolution française. N'a-t-on pas vu alors mourir, proportion gardée, un bien plus grand nombre de médecins, de chirurgiens et de pharmaciens que de soldats, tant sur le champ de bataille que dans les hôpitaux? Et combien dernièrement, à Autun, à Semur, n'a-t-il pas péri de personnes de l'art, victimes des soins qu'elles prodiguaient aux prisonniers malades?

(32) Que de choses à dire en parlant des avantages et des inconvéniens des hôpitaux civils: 1.° sur les malades que l'on séparerait en plusieurs classes relativement au sexe, à l'âge, à la nature des maladies; relativement à la profession, à la fortune présente et passée; relativement au caractère, aux inclinations, aux habitudes; relativement aux égards, aux attentions particulières qu'on devrait, dans certaines circonstances, avoir pour quelques individus, et sans porter atteinte à la règle établie dans l'hôpital!

2.° Sur les médecins et les chirurgiens aidés par les pharmaciens; sur leurs devoirs, sur la manière si louable dont ils les remplissent, ou sur les fautes qu'ils peuvent commettre; sur les droits qu'ils acquièrent à l'estime publique, sur la conduite qu'on tient envers eux, sur la considération dont on devrait les environner, sur l'autorité dont on devrait les revêtir pour l'intérêt des malades.

3.° Sur les administrations, depuis les chefs jusqu'aux derniers des agens, depuis la direction générale jusqu'aux plus petits détails du service. Combien de parties sont combinées d'une manière admirable, et qui commande la reconnaissance publique! Combien d'autres sont essentiellement, radicalement mal ordonnées, encore plus mal exécutées! que d'abus à signaler, à réformer!

Mais il serait plus qu'indiscret d'effleurer cette matière dans une note; il faudrait, pour la traiter convenablement, une dissertation très-étendue. Il est digne

des Professeurs chargés des diverses Cliniques de l'École, d'entreprendre ce travail. C'était l'intention de M. *Corvisart*, qui a bien voulu me confier ses manuscrits. Je me flatte que mes confrères s'uniront avec moi pour que nous puissions présenter à l'Ecole le résultat de nos réflexions, simplement en ce qui regarde ses Cliniques dont elle est administratrice, et sans prétendre embrasser l'administration générale des hôpitaux. (*Voy. la note 2, page* 163.)

(33) Croire en la médecine, ce n'est pas croire que, toujours et dans tous les cas, le médecin puisse guérir toutes sortes de maladies. Ce n'est pas donner une confiance aveugle aux moyens que l'on emploie; mais c'est être persuadé, c'est être convaincu qu'en opposant un traitement convenable, quelquefois on guérit par les seuls secours de l'art, sagement et savamment administrés, le plus souvent on corrige les erreurs de la nature, on favorise ses opérations, on contribue puissamment à la cure des maladies; que tantôt on soulage le malade, on retarde les progrès de son mal, on prolonge son existence; tantôt on engourdit ses douleurs; tantôt enfin on écarte de lui tout ce que l'ignorance ou la charlatannerie peuvent apporter de malfaisant, de propre à aggraver ses maux. C'est être convaincu qu'en faisant une application raisonnable des préceptes de l'hygiène on entretient la santé, on prévient, chez les valétudinaires, des affections graves, on triomphe des indispositions légères. Mais le médecin probe et instruit, qui croit en la médecine, ne partage point l'opinion de ceux qui ne reconnaissent point de bornes à cet art, qui ont pour lui une véritable dévotion, un fanatisme outré, qui lui attribue tous les succès, toutes les guérisons. Plus il a de savoir et d'expérience, plus il doute, plus il est retenu dans ses jugemens. Eh bien! il arrive souvent que sa modestie, qui n'est point feinte, que la franchise avec laquelle il s'exprime, que la gaîté même qu'il se permet avec les gens du monde, deviennent la cause de la réputation qu'on lui fait de ne pas croire en la médecine.

Il faut le dire au moins une fois, les hommes, pour la plupart, veulent être abusés, cela tient à leur bonheur. Il faudrait peut-être, pour leur intérêt, que la médecine fût encore, comme chez les anciens Egyptiens, couverte d'un voile impénétrable, soumise à des pratiques superstitieuses. Il leur faudrait toujours du merveilleux, du surnaturel, du mystérieux. Il est dans la nature de certains hommes de cesser d'admirer ce qui est trop près d'eux, de retirer leur confiance de ce qu'ils conçoivent; et, comme s'ils voulaient se venger de ce que la médecine a des limites étroites, ils se plaisent à calomnier les médecins, en leur attribuant leurs travers, en leur supposant la manière de voir qu'ils ont, ou qu'ils affectent.

(34) Le médecin probe se permet de repousser avec les armes de la raison les

sophismes, les sarcasmes, les mauvaises plaisanteries, les propos plus qu'indiscrets de ces hommes qui d'ailleurs se portent bien, et qui se plaisent à s'égayer sur des objets qu'ils n'ont jamais pu juger; de ces incrédules par ton, de ces demi-savans, fléaux des sociétés; de ces prétendus esprits forts, de ces raisonneurs impitoyables qui, armés de leur Molière, de leur Montaigne, de leur J. J. Rousseau, aiguisent des épigrammes contre la médecine et contre les médecins. Il pardonne aux gens du peuple, et il s'en trouve dans toutes les classes de citoyens, qui ne se doutent seulement pas qu'il y ait une médecine, et qui prennent pour médecin le premier impudent qui se présente sous le nom de guérisseur.

(35) Peut-il y avoir rien de plus plaisant que de voir un jeune homme, encore assis sur les bancs de l'Ecole, ou qui vient de les quitter, inonder Paris et les Départemens de son fatras sur la médecine-pratique? Qui tranche, qui décide, qui dicte des lois, qui se flatte d'ouvrir des routes nouvelles, qui a tout vu sans sortir de son cabinet dans lequel il a fait l'extrait d'un petit nombre d'auteurs modernes dont il est l'admirateur, faute d'avoir rien vu de plus; dont il est l'écho, parce qu'il ne peut que renvoyer les sons qui lui parviennent, et qu'aucun autre son n'a résonné à son esprit? Il y a si peu d'êtres privilégiés qui devancent le temps de la maturité, qui devinent la science dans l'âge où l'on étudie, qui soient praticiens aussitôt qu'élèves! . . . Mais qu'importe à ceux qui sont pressés de paraître! ils ont embouché quelques trompettes, ils ont fourni des articles à quelques journaux qui se répètent, ils ont tapissé de leurs affiches quelques pans de murs, ils sont contens d'eux. En vérité, il y aurait de la cruauté à détruire leur illusion, à leur enlever leur bonheur précoce, le seul, peut-être, dont ils jouront dans tout le cours de leur vie.

(36) Le médecin probe se garde bien de mettre son nom à un prétendu ouvrage qui n'est autre chose que l'extrait informe ou mal digéré des leçons qu'il a entendues, ou une collection d'observations faites en sa présence dans les hôpitaux; observations qu'il a tronquées, qu'il a mal rédigées, et dont il essaie de dépouiller celui auquel elles appartiennent légitimement et uniquement.

(37) Sans chercher des exemples dans des siècles reculés, à peine, pendant un peu de temps, saura-t-on par tradition, par quelques citations isolées, que, dans le dix-huitième siècle, il y a eu un *Molin* (connu sous le nom de *Dumoulin*), un *Vernage*, un *A. Petit*, un *Bouvard*, un *Majault*, un *Cochu*, un *Dubreuil*, etc., un *Moreau*, un *La Martinière*, un *Andouillé*, etc. tous si bons praticiens, si recommandables de leur vivant, tandis que l'on conservera dans les bibliothèques les ouvrages de *Bordeu*, de *Lorry*, de *Lieutaud*, de *Senac*, etc. de *J. Louis Petit*, de *Louis*, de *Desault*, de *Puteau*, etc.

(38) Nous ne ferons point de réflexions sur cet article ; nous craindrions les applications malignes que l'on pourrait faire ; et qu'on supposerait que nous avons faites, tandis que notre intention est de respecter même l'erreur de ceux qui peuvent s'être trompés de bonne foi.

(39) Nous avons été tentés de nommer ici ceux que nous désignons : deux considérations nous ont retenus ; ces hommes ont plusieurs fois fait preuve de grandes connaissances, de vrais talens ; et c'est à eux seuls qu'ils ont fait tort, en dévoilant le fond de leur caractère.

(40) Il me semble voir le médecin probe partagé entre les malades auxquels il donne des soins, le travail qu'il fait journellement dans son cabinet, et les délassemens qu'il prend au sein de sa famille. Il ne s'occupe nullement de ceux qui lui portent envie, qui le calomnient, qui cherchent à lui nuire, ordinairement pour prix des services qu'il leur a rendus. Rarement il les connaît ; mais quand, par hasard, il apprend leurs mauvais procédés, leurs trahisons, quand il en a la preuve acquise, il les regarde en pitié, il les dédaigne, il les méprise à tel point qu'il ne prend pas même la peine de leur marquer son mécontentement : il ne se venge d'eux qu'en leur faisant du bien.

(41) Oui, pour les mériter, pour les acquérir, tous les moyens honnêtes lui sont permis. Mais quel est le médecin digne de l'être, qui voudrait de la fortune achetée par la bassesse ; qui, pour devenir riche, consentirait à se rendre adulateur, courtisan ; qui descendrait jusqu'aux antichambres, qui se soumettrait à une complaisance avilissante ? Cependant il faut avoir quelque force d'esprit pour faire peu de cas de la fortune et de la réputation dans un siècle où les richesses et le crédit sont tout... Combien de médecins recommandables par leurs talens et leurs vertus, sont délaissés, languissent dans une pratique obscure !

Ces respectables confrères doivent se contenter de connaître leurs forces, avoir le courage de se rendre la justice qu'on leur refuse : être fiers dans la médiocrité, dans l'indigence même, dans l'ignorance où le public est de leur mérite réel : ils doivent conserver la conscience de leur valeur, le sentiment de leur rang honorable.

(42) C'est en vain qu'il essaie de repousser la sensibilité : elle le poursuit, elle le rend malheureux. C'est par erreur qu'il affecte de l'indifférence, qu'il prend le masque de la dureté, de la brusquerie, qu'il craint de se laisser attendrir, qu'il donne de lui une idée fausse. Il a beau s'étourdir, faire effort pour se blaser, son cœur se fait sentir en dépit des principes qu'il voudrait adopter. Le sentiment est plus puissant en lui que le raisonnement qui l'égare ; et lorsqu'il réussit à perdre l'occasion de faire tout le bien auquel il est appelé, il est mal avec lui-même,

il gémit, il se fuit, il détourne les yeux de ce qu'il a fait, il ne lui reste que la triste ressource d'éloigner de lui les objets propres à lui faire trouver le bonheur où il est réellement... dans le cœur, dans la conscience.

(43) Je ne connais pas de plus puissant moyen de s'attacher à quelqu'un, que de lui faire du bien. Le médecin sensible s'attache à ses malades, il les adopte. Sans songer à sa réputation, sans avoir aucune vue intéressée, il éprouve toutes les transes, toutes les angoisses de la crainte, tout l'épanouissement de l'espoir ; c'est franchement qu'il goûte avec une famille entière la joie qu'il lui procure par ses succès, ou qu'il partage la douleur que produit la perte d'un objet chéri qu'il n'a pu soustraire au coup fatal.

(44) L'établissement de l'Ecole de médecine date du mois de Frimaire an 3. Je n'ai été nommé Professeur que dans le mois de Messidor an 4.

(45) Après la très-grande lacune dans les études, causée par la destruction de la Faculté de médecine et du Collège de chirurgie, l'Ecole de médecine s'est hâtée de faire des élèves recommandables. En formant des sujets propres à être médecins et chirurgiens des armées, elle a contribué puissamment à leur conservation.

(46) Nous ne pouvons pas savoir le jugement que nos confrères porteront de cette institution ; nous sentons qu'elle est susceptible de grandes améliorations, nous convenons qu'il peut y en avoir cent autres meilleures ; mais nous sommes persuadés que les bases en sont solides, que c'est pour la pratique de la médecine un véritable *modus studendi*. Nous avons la preuve acquise qu'en remplissant exactement les conditions imposées pour l'admission à la société, en se soumettant à tous les genres d'exercices prescrits par les réglemens, il est moralement impossible que l'on ne finisse pas par devenir bon praticien ; et nous nous flattons que c'est un moyen d'unir à jamais les jeunes docteurs qui vont exercer leur art dans les départemens à l'Ecole de médecine, par le moyen de la Société d'instruction médicale dont ils continuent à être membres, et avec laquelle ils doivent entretenir une correspondance active et durable.

F I N.

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET, RUE DU DRAGON, F. S. G., N.° 20.